RICE UNIVERSITY LIBRARY
HOUSTON, TEXAS

RICE UNIVERSITY

LES MOEURS DE PROVINCE DANS LES ROMANS DE STENDHAL

by

MARTHA ANN LAUDERDALE

A THESIS SUBMITTED
IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE
REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

MASTER OF ARTS

Thesis Director's signature:

André Bourgeois

Houston, Texas

May 1963

ABSTRACT

Le but de cette thèse est d'étudier les moeurs de province comme on les voit dans les romans de Stendhal. L'étude est donc limitée aux trois romans où Stendhal a situé au moins une partie de l'action en province; c'est à dire, Le Rouge et le Noir, Lamiel, et Lucien Leuwen.

Dans le premier chapitre on évoque rapidement l'époque historique et la vie de Stendhal en soulignant sa connaissance personnelle de la vie provinciale, et on dégage, quand cela a été possible, les événements historiques et les expériences personnelles qui ont contribué à forger cette personnalité singulière qu'était Stendhal.

Le second chapitre est une analyse des moeurs provinciales sous Charles X, commenon peut les observer dans Le Rouge et le Noir; on y fait ressortir la rivalité entre la noblesse et la bourgeoisie.

Le Chapitre III commence avec un examen rapide de Lamiel dont l'action a lieu à la veille de la Révolution de Juillet et on passe ensuite à une étude plus poussée de la peinture des moeurs provinciales sous Louis-Philippe faite par Stendhal dans la première partie de Lucien Leuwen. Ce chapitre traite surtout

des moeurs d'une noblesse déchue et souligne les changements profonds dans la vie sociale, économique et politique amenés par l'ascendence au pouvoir de la grande bourgeoisie.

Le dernier chapitre traite en détail des moeurs électorâles que Stendhal a décrites dans la deuxième partie de Lucien Leuwen, où le jeune héros, un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, a été envoyé en province pour manipuler les élections en faveur du gouvernement.

Notre étude non seulement des textes mais aussi des historiens qui ne partagent pas souvent les préjugés de Stendhal nous a conduits à trois conclusions.

La peinture de moeurs provinciales faite par Stendhal, quoique limitée, est plus juste et plus en accord avec la vérité historique qu'on ne le croyait. C'est un document qui a donc une valeur historique indépendente de sa valeur littéraire.

Une compréhension de l'étude de moeurs qui est la toile de fond de chacun des trois romans est essentielle pour comprendre la psychologie des personnages individuels, surtout des héros, qui privés de leur milieu n'ont aucune raison d'être.

Le souci constant de Stendhal de reconstituer l'ambiance sociale dans laquelle il grandissait et vivait est en effet une autre manifestation de cette analyse de soi, cette quête du "vrai" Stendhal, qui a hanté l'auteur pendant sa vie entière.

INTRODUCTION

Un quantité énorme de papier a été noirci depuis cinquante ans dans un effort, d'autant plus passioné qu'il a été tardif, d'analyser et de commenter l'oeuvre de Stendhal. Nous avons hésité à nous associer à cette compagnie parfois brillante et toujours nombreuse de critiques souvent perspicaces. Mais malgré les recherches sur la vie de Stendhal, sur sa personnalité et sur son oeuvre qui ont été déjà faites et qui se poursuivent chaque année, il reste toujours certains sujets à étudier.

Un aspect de son oeuvre qui na pas fait l'objet d'une étude d'ensemble est la peinture de moeurs qui forme la toile de fond de ses romans. On a toujours su qu'elle était là, mais à notre avis, son importance n'a jamais été suffisamment appréciée.

Paul Hazard, dans une introduction au Rouge et le Noir a posé les deux questions suivantes:

> Aura-t-on l'agréable surprise de trouver ici une page d'histoire véridique, quand on n'attendait qu'un roman? Un roman, a-t-on dit, est un miroir qu'on promène au long d'une route: dans quelle mesure ce miroir a-t-il saisi les reflets du temps?

Nous espérons dans cette thèse répondre à ces deux questions, au moins en partie, en étudiant les moeurs de la province française comme on peut les observer dans Le Rouge et le Noir, dans Lamiel et dans Lucien Leuwen, les trois romans dans lesquels une partie importante de l'action se passe en province.

Nous voulions d'abord imposer à cette étude la forme classique des études anthropologiques mais la matière nous a imposé une forme assez différente. Au lieu d'une peinture de moeurs nous en avons trouvé deux; car les changements subits dans la société française amenés par l'avènement de Louis-Philippe se retrouvent dans Lucien Leuwen, où la peinture des moeurs est trop différente de celle du Rouge pour en admettre une synthèse.

Nous sommes forcément obligés de présenter une étude mal équilibrée où la politique tient une place prépondérante au dépens des autres aspects de la vie et des meours, mais ce déséquilibre vient de Stendhal lui-même, et de son siècle.

Notre but donc est de rassembler les traits de moeurs qu'on trouve dans les romans mentionnés, de prévenir le lecteur des préjugés de Stendhal qui ont pu fausser ou limiter sa vision, d'établir la base historique des manières et des événements décrits,

et de montrer le lien étroit entre la peinture de moeurs et l'analyse psychologique pour laquelle Stendhal est si justement fameux.

CHAPITRE PREMIER

N'importe quelle étude relative à Stendhal doit forcément commencer par une considération de son caractère singulier. C'est un fait souvent répété par les stendhaliens et une vérité sur laquelle on ne peut pas trop insister: situé comme il l'est, du point de vue historique entre deux siècles, du point de vue politique entre deux régimes et du point de vue esthétique entre deux époques, il semble naturel qu'il soit un mélange bizarre et paradoxal du fruit du passé et des semences de l'avenir. S'il n'a jamais su achever une synthèse de ces éléments divers, si ses idées et ses sentiments nous semblent le plus souvent contradictoires, c'est en partie à cause des expériences traumatiques qu'il a subies étant enfant, en partie à cause de sa préférence pour l'analyse des détails, mais encore plus, peut-être, à cause d'un accident temporel. "Born too late or too early" dit Arnold Hauser, "Stendhal stands between the times, just as he stands between the classes". Il a raison, car l'aristocrate et le libéral coexistent chez Stendhal, chacun indestructible, les deux irréconciliables.

Il est indéniable que l'hérédité a une influence, difficile à mesurer peut-être, mais incontestable et

que nous efforcerons de démontrer. Marie-Henri Beyle, plus connu sous le nom de Stendhal, est né à Grenoble le 23 janvier 1783, le premier d'une famille qui devait compter trois enfants. Pauline-Eléonore, née trois ans après le frère qu'elle idolâtrait, était le compagnon presque unique de son enfance malheureuse et solitaire dans la vieille maison paternelle rue des Vieux-Jésuites. Zénaïde-Caroline, la benjamine née en 1788 n'apparaît guère dans les mémoires de son frère, sauf dans sa qualité de rapporteuse auprès de son père et de sa tante, des actions de ses deux aînés.

Du côté paternel l'enfant descendait d'une souche dauphinoise paysanne devenue bourgeoise. Dans le cas de son père, Chérubin-Joseph, avocat du parlement riche et fort bien pensant, on pourrait même dire que la famille s'était élevée au plus haut rang de la bourgeoisie de Grenoble. Il fréquentait les nobles au parlement, méprisait un peu la classe d'où il était sorti et, d'après Stendhal, prenait dans ses actes le titre de noble. S'il surveillait si constamment ses enfants c'était en partie qu'il craignait de les voir "aller avec des enfants du commun". Telle était la locution des aristocrates de ce temps-là. La nature de ce père avec son ultracisme, sa prudence, sa passion pour l'agriculture, sa gravité et sa sensibilité

renfermée, était peu faite pour plaire à un fils qui lui était à la fois trop pareil et trop différent. Mais les faits ne nous révèlent nullement le monstre décrit par Stendhal. On peut supposer que la haine profonde et inlassable qu'il a toujours inspirée chez son fils est née des réactions violentes sur un niveau purement émotif d'un pauvre enfant malheureux et trop sensible.

> C'était un homme extrêmement peu aimable, réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines, excessivement fins... Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme là... Il était excessivement ridé et laid... Jamais peut-être, le hasard n'a rassemblé deux êtres plus foncièrement antipathiques que mon père et moi.. De là l'absence de tout plaisir dans mon enfance... Il ne m'aimait pas comme individu, mais comme fils devant continuer sa famille.[1]

Stendhal voulait donc être le contraire de ce père détesté, mais malgré tous ses efforts la race était plus forte que sa volonté. Stendhal se décrit plus qu'il ne le pense dans son analyse du caractère dauphinois.

> J'apprends au lecteur que le Dauphiné a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée en aucun pays...
>
> La nature dauphinoise a une ténacité, une profondeur, un esprit, une finesse que l'on chercherait en vain dans la civilisation provençale ou bourguignonne,

> ses voisines. Là où le Provencal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son coeur.[2]

La mère de Stendhal, Henriette Gagnon, était fille et petite-fille de médecins venant d'une famille provencale établie à Grenoble depuis le début du dix-huitième siècle. Sa mère n'était pas cependant de pure race provencale, cette origine ayant été attenuée au cours des mariages des derniers Gagnons avec des dauphinoises. La part du sang dauphinois, donc, l'emportait chez Stendhal sur la part du sang provencal. Il n'est pas déraisonnable quand même de croire que ce double héritage racial a compté pour beaucoup dans la formation de sa nature complexe et déchirée entre deux tendances divergentes. D'un côté se trouve un amour de la lucidité, un esprit calculateur et un penchant pour l'observation des faits; de l'autre côté une curiosité éveillée, une sensibilité vive, et un caractère impulsif.

La mort de sa mère qu'il adorait fut un désastre pour Stendhal, qui n'avait à ce moment là que sept ans. Avec elle toute gaité est disparue de la maison familiale et de sa vie. Chérubin ne devait être pas moins malheureux de perdre la femme qu'il aimait, parce qu'il a ensuite fermé les portes de sa maison à la société et a vécu désormais, lui et sa famille, dans un isolement

morne. Cette douleur mutuelle n'a amélioré en rien les relations entre père et fils et les années qui ont suivi cette mort n'ont fait qu'augmenter l'antipathie de Stendhal pour son père. Nous avons déjà vu que le temps a peu fait pour adoucir ses rancunes et que la haine qu'il éprouvait comme enfant n'était pas moins vive à 50 ans quand il a écrit ses souvenirs intitulés Vie de Henry Brulard.

On a souvent remarqué que Stendhal était très injuste pour son père. Ce soi-disant observateur du coeur humain n'a fait aucun effort pour comprendre le pauvre Chérubin, plus malheureux que méchant. Mais que le portrait fait par Stendhal soit vrai ou faux a peu d'importance en ce qui concerne son influence, car on n'est pas influencé, par la réalité telle qu'elle est, mais telle qu'on la voit. La seule question intéressante serait de savoir pourquoi ce fin psychologue qu'était Stendhal n'a jamais pu ou voulu comprendre son père. Celui qui comprend ne hait plus; c'est peut-être ce de quoi il avait peur. Stendhal a souvent parlé des passions, y compris celle de la haine, comme étant la source de cette énergie qui seule rend l'individu capable de s'élever au-dessus du niveau des esprits vulgaires. Cette haine donnait donc à l'enfant révolté, l'énergie nécessaire pour une longue bataille entre lui et son milieu. Il craignait les grandes personnes qui voulaient lui imposer leurs idées

et leur morale. Un instant de tendresse, de faiblesse se dirait-il, et on aurait fait de lui "un niais comme tant d'autres". C'est ce que nous imaginons être la réaction d'un enfant déjà envoûté par sa propre personnalité et encore plus entêté qu'il n'était tendre. Plus tard ce n'était plus qu'une façon de penser profondément enracinée qu'il a gardée par habitude et par orgueil. On renonce à la haine qui était au centre d'une vie avec la même difficulté qu'on renonce à un amour. Mais il convient de se rappeler que Stendhal s'efforcait toujours d'être équitable même envers les classes sociales et les individus qu'il détestait et qu'il n'a pas hésité de mentionner dans ses mémoires certains traits favorables à son père. Qu'il n'a pas réussi à le traiter avec une justice parfaite n'indique nullement un caractère méchant et vengeur mais, au contraire, révèle la présence de blessures psychologiques si profondes que sa raison et sa volonté ne pouvaient jamais les guérir complètement.

Une autre conséquence malheureuse de la mort de la mère de Stendhal avait été l'introduction dans la maison de sa tante Séraphie. Cette vieille fille aigre et dévote était venue prendre la place de sa soeur morte auprès de ses enfants. Elle n'aimait paraît-il que Zénaide et passait ses jours à gronder le petit Henri à tout propos et à lui rendre la vie misérable. "J'écrécrais tout le monde, écrit-il, et ma tante Séraphie superlativement".

Quand Henri Beyle avait neuf ans l'abbé Raillane, un prêtre insermenté, fut choisi par Chérubin Beyle comme

précepteur de son fils. Avec son arrivée dans la maison, le triumvirat des mauvais génies dont la tyrannie empoisonnait l'enfance de Stendhal est complet. Il se sentait prisonnier et devenait sombre, sournois et méchant. Pour exprimer ses sentiments envers cette famille il a ainsi remanié la maxime de La Fontaine qui dit: "Notre ennemi, c'est notre maître".

> Nos parents et nos maîtres sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde.3

Le malheureux enfant cachait sa vraie nature et restait pendant toute sa jeunesse incompris de son père et de sa tante qui continuaient à voir en lui "un monstre d'immoralité, de cruauté et de dissimulation." Enragé par leur traitement, fort injuste à ses yeux, il livrait bataille avec les armes uniques des faibles, l'hypocrisie et le mensonge. Chaque jour augmentait son agitation révolutionnaire et après la mort de sa mère - une blessure qu'il n'a jamais pardonné à la Divinité - cette agitation est devenue une guerre persistante contre son père, contre sa tante, contre son précepteur et contre la ville de Grenoble. Par esprit de contradiction, il s'est opposé à leur morale, à leurs croyances politiques et religieuses, à leur goût littéraire et, par extension, à la vie de province en général. Ses ennemis étaient royalistes, traditionalistes et dévots; par réaction l'enfant était républicain, iconoclaste et libertin. L'éducation qu'il recevait chez lui, une éducation en "vase clos" comme l'a qualifiée M. Martineau, a eu une influence presque

entièrement négative; pour trouver des influences positives il faut chercher ailleurs.

La maison ensoleillée et paisible de son grand-père Gagnon faisait un contraste heureux avec les chambres obscures et humides de la maison paternelle de même que les personnes qui l'habitaient, par leur gentillesse, s'opposaient aux trois despotes de la rue des Vieux-Jésuites. Là, chez son bon grand-père, ce jeune être refoulé et nerveux pouvait respirer et agir librement. Sous un buste de Voltaire, ce vieillard "à la Fontenelle" communiquait à son petit-fils son amour des sciences, des arts et de la littérature. Cet esprit libéral, modéré et tolérant s'intéressait à l'astronomie aussi et a une fois demandé à l'abbé Raillane pourquoi il continuait à enseigner à l'enfant le système céleste de Ptolémée qu'il savait être faux. C'est qu'il "explique tout," disait le curé, "et d'ailleurs c'est approuvé par l'Eglise". Cette malhonnêteté intellectuelle de l'abbé Raillane, est un défaut criminel que Stendhal n'a jamais cessé de reprocher au clergé en général.

Elizabeth, la soeur de son grand-père maternel, une cornélienne dédaigneuse de tout intérêt vulgaire, habitait aussi la maison de la place Grenette. Non moins bonne que son frère, mais plus rigide, exempte de toute petitesse, l'honneur seul comptait pour elle. C'est elle qui a inculqué dans son petit-neveu son mépris pour tout sentiment

bas, son patriotisme exalté, son culte pour l'héroisme et le désintéressement, en somme, cette tendance à tendre "ses filets trop haut". L'âme noble de cette vieille dame remarquable est à l'origine de ce que Stendhal a appelé son "espagnolisme" et par conséquent le modèle aussi des sentiments chevaleresques qu'on retrouve dans ses héros les plus célèbres.

Pour l'enfant laid qu'était Stendhal, le troisième habitant aimable de la maison Gagnon, le fils, Romain, était l'objet d'une admiration vive mais teintée d'envie à cause de sa beauté physique et de ses succés auprès des femmes. Aux yeux de l'enfant romanesque cet oncle gai et bon vivant était le premier exemplaire de ce Don Juan idéal que Stendhal, l'homme désirait être.

Tandis que la France était bouleversée par des événements qui devaient la changer à jamais, la vie du petit Henri Beyle continuait à peine changée. Mais en dépit de tous les efforts de M. Beyle, l'agitation révolutionnaire qui était dans l'air arrivait jusqu'à son fils fortifiant un goût peut-être inné de la révolte. L'enfant qui se considérait un esclave recevait, sans doute, une satisfaction de seconde main à voir un peuple tyrannisé se soulever contre les iniquités du pouvoir.

Les seules victimes de la Terreur à Grenoble furent deux prêtres insoumis. Leur exécution, aussi bien que celle

de la famille royale, faisait "plaisir" (le mot est de lui) à cet enfant ivre de patriotisme et de "la haine d'autrefois". Son père a été incarcéré deux fois et deux fois relâché pendant des périodes brèves comme un ennemi de la République pour être définitivement élargi le 14 juillet 1794. Il s'est refugié ensuite sur sa terre de Clais où Stendhal a passé une part importante de sa jeunesse.

Un autre résultat de ces temps de désordre, qui a laissé une marque sur l'auteur futur, était la longue procession des prêtres réfractaires qui se sont réfugiés chez les Gagnon. La haine de Dieu qui a surgi chez lui pour la première fois quand l'abbé Rey a dit à son père que la mort de sa mère adorée venait de Dieu, était renforcée par son dégoût aristocratique des manières à table et de la saleté de ces ecclésiastiques dont la majorité était d'origine paysanne. Ajoutez à cela son horreur de l'abbé Raillane et les origines de son anti-cléricalisme sont établies. Même avant ce temps, vers 1791, quand on avait fermé les églises, des prêtres venaient chaque dimanche dire des messes clandestines dans le grand salon de son grand-père. Le plus souvent c'était Henri qui servait ces messes auquelles assistaient à peu près soixante personnes, et malgré ses protestations d'être incroyant, peut-être trop souvent répétées, il a toujours conservé un goût marqué pour les cérémonies de l'Eglise Catholique.

De la fenêtre de l'appartement des Gagnon, Henry Beyle

a vu, en 1788, l'émeute qu'on a appelée la Journée des Tuiles, où la population entière manifestait son opposition au départ des magistrats du parlement, exilés dans leurs terres par lettre de cachet. A une distance de quarante trois ans il a écrit: "Ce jour-là je vis couler le premier sang répandu par la révolution francaise; c'était un malheureux ouvrier charpentier, blessé à mort par un coup de bayonnette au bas du dos." Il a dû voir et entendre une quantité d'autres choses qui ont laissé une impression sur son esprit sinon dans sa mémoire dans les années troublées qui ont suivi. Mais une chose est sûre, dans le sèin de cette famille ultra grandissait un enfant de gauche. Une nuit il a même eu l'audace d'échapper de chez lui pour assister à une réunion des Jacobins. Quelle déception pour lui! Ce peuple qu'il voulait aimer était vulgaire et sale. Comme il a observé plus tard dans Henry Brulard ses parents lui avait parfaitement communiqué "leurs goûts aristocratiques et réservés... J'ai horreur de ce qui est sale, or le peuple est toujours sale à mes yeux"..

Le docteur Henri Gagnon était un des fondateurs de l'Ecole Centrale, établie à Grenoble en 1796, ou l'enseignement donné par des laiques et des prêtres assermentés s'inspirait des théories de Destutt de Tracy, le chef des idéologues pour qui Stendhal devait un jour afficher tant d'admiration. Il est raisonnable de croire que Chérubin et Séraphie étaient peu contents de voir entrer dans ce lieu de perdition un enfant déjà incrédule et libéral

mais la crainte des représailles dans ce monde étant la plus immédiate elle l'emportait évidemment sur les bons principes et Henri Beyle y avait été inscrit dès le début. Pour la première fois il pouvait jouir de la compagnie de garçons de son âge. Sa libération, qui avait commencé dès son entrée à l'Ecole Central, était achevée par la mort de Séraphie en 1797 et par les absences de son père de plus en plus absorbé par son "agriculturomanie". Peu de temps après l'adolescent a commencé à étudier les mathématiques d'une façon très sérieuse, voyant en elles un moyen de sortir de ce Grenoble qu'il détestait.

> Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble, tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur - horreur est trop noble, mal au coeur.
>
> Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion;...tout ce qui est ennemi du moindre mouvement généreux, tout ce qui se réjouit du malheur de qui aime la patrie ou est généreux, voilà Grenoble pour moi.[4]

Après trois ans de travail ferme ses efforts ont été couronnés de succès. Il a obtenu en 1799 un premier prix en mathématiques et le 10 novembre de la même année le trouve à Paris où il devait passer ses examens pour entrer à l'Ecole Polytechnique. Pour des raisons qui ne sont pas claires il ne s'est jamais présenté aux examens. Sans doute que les mathématiques, si intéressantes comme moyen de s'échapper de Grenoble, perdaient vite leur lustre pour ce jeune provincial, âgé maintenant de seize ans, parmi les plaisirs de la capitale et l'ivresse d'être

enfin libre et maître de sa destinée. C'est l'époque qui marque la fin de sa jeunesse si l'on peut ainsi faire la division artificielle d'une vie humaine sans trop simplifier une évolution nécessairement compliquée.

A Paris il est entré en relations avec la famille du Comte Pierre Daru, riche et puissant parent des Gagnon. Cette maison d'une grande famille parisienne devait lui servir de modèle pour celle du marquis de la Mole du Rouge et le Noir et joue aussi un rôle très important dans la vie personnelle de Stendhal. Sous la protection des Daru il a fait ses débuts dans la vie de société à Paris et quelques mois plus tard, lorsque l'armée de réserve s'est formée pour aller en Italie sous le commandement du premier consul lui-même, ce jeune provincial et ses cousins Martial et Pierre Daru se trouvaient sur la route de Milan où celui-ci devait remplir un office important.

A Milan, Stendhal a fait la découverte d'une vie nouvelle dans la brillante société de cette ville. Il avait enfin trouvé une patrie. Longtemps après, dans les Souvenirs d'Egotisme il devait écrire: ..."j'aime cette ville. Là j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse et mourir".

Après deux ans partagés entre les ennuis de la vie de garnison et les agréements de la vie mondaine Stendhal part en congé. Il arrive le 21 janvier 1802 à Grenoble où il retrouve avec plaisir ses amis et ses camarades de l'Ecole Centrale. Il était alors un peu las du métier militaire et son père facilitait sa décision de donner sa démission en lui faisant comprendre qu'une pension assez généreuse lui serait accordée, à condition d'abandonner l'uniforme des armées de la République. En attendant un arrangement définitif le jeune homme s'amusait peut-être pour la première fois, dans sa ville natale. Il fréquentait les bals de la meilleure société bourgeoise et s'est épris d'une jeune compatriote, Victorine Mounier, dont le père est nommé, peu après, préfet d'Ille-et-Vilaine.

Après un séjour de deux mois à Grenoble il revient à Paris où il continue la même vie insouciante qu'avant. Sa démission a été finalement acceptée et le conseil d'administration du 6e dragons lui délivre un certificat qui constate que le sous-lieutenant Beyle avait servi du 23 septembre 1800 au 5 octobre 1801. En vérité, il a passé les neuf derniers mois de cette période à Paris occupé de stratégie amoureuse, assistant aux spectacles théâtraux, faisant des visites et poursuivant des lectures. Au mois de juin 1803, il se trouve encore une fois sur le chemin de Grenoble. Une partie de l'été est passé dans la belle propriété paternelle de Claix

et les autres mois avec ses amis à Grenoble, jouissant des mêmes plaisirs faciles. Après neuf mois Henri Beyle quitte sa ville natale pour la troisième fois afin de regagner Paris.

Les quatre ans qui suivent s'écoulent sans ennuis plus graves que ses problèmes financiers, occasionés par son besoin presque maladif d'être toujours bien mis et parfaitement à la mode. Son irritation contre son père, horriblement avare d'après lui, augmentait à mesure que son argent disparaissait. Pour être juste il faut avouer que la pension envoyée par son père n'était pas maigre du tout. Chérubin, qui dans sa jeunesse avait souffert de la pauvreté, devait naturellement s'indigner devant les gaspillages de son fils. Mais s'il n'était pas la brute imaginée par celui-ci, toujours est-il que la bourse plate du jeune Stendhal faisait brûler avec encore plus d'intensité la flamme de sa haine pour celui qu'il considérait comme l'auteur de ses malheurs. Un espoir déçu de sa jeunesse était de découvrir une infidèlité secrète de la part de sa mère qui prouverait que Chérubin n'était pas l'auteur de ses jours!

Vers 1805 sa passion croissante pour une jeune actrice, Mélanie Guilbert, chasse ce qui reste de son amour exalté mais silencieux pour Victorine Mounier. Quand elle part en tournée il la suit à Marseille. Cette

liaison était, dans l'ensemble, décevante pour cet esprit romanesque qui avait rêvé depuis des années "d'écrire des comédies comme Molière et de vivre à Paris avec une actrice". Après la rupture, suivie de quelques semaines de dissipation pour célébrer sa liberté retrouvée, il reprend le chemin de Paris.

Pierre Daru, dont le frère Martial est depuis des années l'ami intime de Stendhal et le compagnon de sa vie de plaisir, est devenu l'intendant général de la Grande Armée et un favori de l'Empereur. C'est ce parent puissant qui a signé, le 29 octobre 1806, la nomination de Beyle à l'emploi d'adjoint provisoire aux commissaires des guerres et l'a envoyé à Brunswick avec Martial. Stendhal restait au service de Napoléon jusqu'à sa chute. Pendant cette période des guerres napoléoniennes son travail et ses plaisirs obligeaient Stendhal à se déplacer assez souvent. Il s'est trouvé à Strasbourg, à Vienne et à Paris. Un congé lui a permis de revoir sa chère Italie avant d'aller en Russie où, en 1812, il dut faire la désastreuse retraite de Moscou.

Le rôle de Stendhal dans l'épopée impériale était donc actif et long, et la saisissante figure de Napoléon, qui a changé à jamais la face de l'Europe, a laissé aussi une marque indélébile sur le coeur d'Henri Beyle. Rappelons que vers 1799 la France était dans un état de chaos. La

jeune république chancelante ne semblait guère capable de résoudre ses problèmes intérieurs, et encore moins de se défendre contre ses ennemis extérieurs. Mais en peu de temps le petit Corse avait tout changé. Les armées françaises marchaient à travers l'Europe, conquérant et établissant un nouvel ordre comme personne ne l'avait fait depuis que les légions romaines derrière leur César étaient arrivées du sud pour établir le Pax Romana.

Il serait en fait, presque impossible de fabriquer un personnage qui puisse plaire davantage à Stendhal que celui de Napoléon que la Providence lui a envoyé. Sous Napoléon un jeune homme de mérite pouvait espérer atteindre le plus haut rang et les fils de paysans devenaient ambassadeurs, généraux et préfets. Il serait presque impossible d'exagérer l'influence de Bonaparte sur Stendhal qui devait désormais comparer les régimes successifs avec ces années glorieuses. Ce n'était pas, néanmoins, une admiration aveugle et sans bornes que Stendhal éprouvait pour l'Empereur. Il n'a jamais su lui pardonner le concordat de 1801 avec Pape Pie VII. Le temps, nous le savons bien, est peu efficace pour adoucir les rancunes de notre auteur, nous ne sommes donc pas surpris quand il fait entrer dans Lucien Leuwen, écrit à une distance de trente deux ans, l'anecdote suivante. C'est une conversation qui est supposée avoir eu lieu

entre Napoléon et le Général Delmas.

> - La belle cérémonie, Delmas! C'est vraiment superbe, dit l'empereur revenant de Notre-Dame.
>
> - Oui, général, il n'y manque que les deux millions d'hommes qui se sont fait tuer pour renverser ce que vous relevez.5

Stendhal n'approuvait pas non plus son essai d'ériger sur les ruines de l'ancien régime une nouvelle classe de privilégiés et une nouvelle cour fastueuse qui mimait celle qu'avait été balayée par la Révolution.

Discutant les idées politiques, fort contradictoires, de Stendhal, Doris Gunnell a dit qu'au fond "il n'aurait rien demandé de mieux au sort que d'être grand seigneur sous l'ancien régime"6 Nous ne le croyons pas, car à notre avis Stendhal aurait trouvé contre quoi se récrier si le sort l'avait placé à la main droite du Tout Puissant. C'est un esprit essentiellement révolutionnaire, crée pour faire des révolutions, pas pour y survivre. Le vrai révolutionnaire a toujours ce fond de naiveté qui lui permet de croire qu'une révolution politique apportera comme conséquence nécessaire une révolution dans les moeurs et une régénération de la nature humaine. Aussi quelques années après, quand la révolution est devenue un gouvernement, commence-t-on à entendre les protestations des révolutionnaires désabusés; ils se récrient contre la société récalcitrante qui a refusé la grâce réformatrice,

et contre les héros d'hier qui, cédant aux séductions du pouvoir, ont déjà trahi la révolution. Stendhal est de cette race condamnée à un mécontentement perpétuel pour avoir trop espéré. Derrière ce style imité du "Code Civil" derrière cette recherche du fait concret, se cachent la douleur cruelle de l'idéaliste incapable d'accepter la condition humaine, et l'indignation inexorable du patriote dont la révolution a été trahie.

Il faut comprendre tout cela avant d'aborder notre étude parce que l'histoire est toujours là, dans l'esprit de l'auteur et derrière sa peinture de moeurs, surtout celle du Rouge.

> Et ce tableau serait incomplet si l'on ne voyait pas, comme en transparence, un profil inscrit en filigrane à travers cette carte de France. A chaque instant comme un refrain, revient le souvenir du temps où les fils de tonnelier gagnaient des batailles et étaient faits généraux à trente ans... Toute cette nation qui étouffe sous la main des riches, des nobles et des prêtres, regarde fixement vers ce passé qui est preuve de sa grandeur et espoir de sa résurrection. Napoléon est partout dans le roman de Stendhal... parce qu'il explique tout. Pas seulement Julien Sorel, mais tout ce tableau de XIXe siècle. Il n'est pas un modèle, il est un mythe. C'est son nom qui donne un sens à l'esprit de refus et de colère. Il symbolise le contraire de tout ce qu'on voit.7

Après la chute de Napoléon les aristocrates qui ont partagé leur exil avec les Bourbons sont rentrés avec eux et Stendhal, ayant vu s'écrouler autour de lui un monde, est parti pour l'Italie. C'est alors que commence sa première période de production littéraire, toutes ses ébauches de comédies n'ayant jamais rien donné d'achevé. Ses premiers ouvrages sur la musique et l'art qui étaient en grande partie des plagiats et des traductions, ont été publiés aux frais de l'auteur qui a fait pendant cette période de nombreux voyages en Italie, en France et une fois à Londres. C'est à Milan aussi qu'après une vie d'aventures amoureuses plus ou moins sérieuses, il s'est épris de Methilde Dembowski. C'est un amour profond et désespéré qui le faisait souffrir si cruellement qu'il songeait à se suicider.

En 1821 le gouvernement autrichien à Milan, craignant les opinions républicaines de Stendhal, l'a expulsé. Il est donc rentré à Paris, affligé de quitter et le pays et la femme qu'il aimait.

Ce Paris de la Restauration ne plaisait guère à Stendhal pour des raisons politiques et encore moins parce que la vie matérielle y était plus difficile qu'à Milan. Son père était mort sans lui laisser l'héritage espéré et, pour pouvoir continuer la vie mondaine qu'il aimait, Stendhal a dû travailler comme journaliste. En 1822 commence sa collaboration à divers périodiques anglais,

une collaboration qui, en dehors de ses avantages matériels, donnait à ce jeune militant de l'opposition une occasion magnifique de dire devant un public étranger ce qu'il considérait être la vérité sur le régime au pouvoir. Sans l'anonymat il n'aurait pas osé faire une peinture si peu flatteuse, mais il était néanmoins assujetti à certaines contraintes par ses éditeurs anglais et il est bien possible que le plaisir amer de dire une partie de ce qu'il pensait sur les conditions actuelles en France ait fait naître le désir de tout dire et ait ainsi contribué directement à sa décision d'écrire les romans qui vont suivre ce travail de journaliste. Ces articles pour les journaux anglais ont été compilés par M.Martineau sous le nom de Courrier Anglais et l'ensemble est un document indispensable pour qui veut suivre la pensée de Stendhal dans ces années qui précèdent sa production romanesque. La critique littéraire n'est guère qu'un pretexte dans ces articles, ce qui l'intéresse surtout c'est l'analyse du mécanisme politique. Les grandes lignes de cette politique sont fixées dans un article pour le New Monthly Magazine de décembre 1825, et ne sont guère changées en 1829 quand il a écrit le Rouge et le Noir.

> "On peut considerer la France comme gouvernée par une constitution en quatre articles; 1. Les lois sont faites par les deux chambres sur la désignation du ministere. 2. Cinq journaux ont seuls l'autorisation de parler de tout sujet sauf des folies de la famille

> royale. 3. L'avancement dans la garde royale est obtenu et toutes les places sont données sur l'unique recommandation des jésuites qui intimident les ministres. 4. Les jésuites et les vingt-cinq mille jeunes prêtres qui leur sont dévoués peuvent commettre n'import quel crime, l'assassinat excepté; ils ne seront pas poursuivis.8

La mort de Louis XVIII, un roi plutôt libéral et modéré quoique faible dans ses relations avec les forces de la réaction, avait mis sur le trône son frère Charles X. Ce monarque, d'une orthodoxie farouche était tombé, après une jeunesse déréglée, dans un obscurantisme pieux des plus exagérés. Aidé de ses ministres Villèle et Polignac, il s'est lancé dans une politique qui menaçait de détruire ce qui restait des réformes révolutionnaires. Polignac, poussé par une nature mystique, capricieuse et déraisonnable poursuivait des mesures qui, au lieu d'affermir l'absolutisme monarchique et religieux auquel il croyait aveuglement, étaient vouées à le détruire. Une loi destinée à préserver une aristocratie de province faisait craindre le retour aux droits de primogéniture; une autre a donné aux électeurs les plus riches une double voix et assurait ainsi une majorité de députés ultras dans la Chambre; l'éducation a été remise dans les mains de l'Eglise; une loi, peut-être la plus infâme de toutes, a donné aux censeurs le droit de supprimer l'expression des sentiments dissidents.

Les aristocrates, dont la majorité avait été voltairienne au 18e siècle, sont rentrés de leur exil ou convertis ou suffisamment convaincus de l'utilité politique

de la religion pour faire cause commune avec elle. Les jésuites, qui avaient été chassés, sont rentrés, avec la permission tacite du gouvernement, sous le nom des "Pères de la Foi" et regagnaient vite toute leur puissance d'autrefois.

C'est à cette époque qu'a paru Le Rouge et le Noir, ce roman si important pour notre étude, avec son sous-titre si révélateur, Chronique de XIXe Siècle. Le roman était écrit avant les Trois Glorieuses de 1830 à une époque où la longue nuit de despotisme semblait ne devoir jamais finir.

La Révolution de juillet en 1830 a mis fin au règne des rois légitimes. Charles X, pour échapper au sort de son frère Louis XVI, s'est exilé en Angleterre. Le Duc d'Orléans, sous le nom de Louis Philippe, monte sur le trône pour devenir Roi des Français, un roi constitutionnel, et le tricolore remplace encore une fois la fleur de lys des Bourbons. Après ce coup, Stendhal, qui dans la préface de Lucien Leuwen va se décrire comme "un partisan modéré de la Charte de 1830", croit pouvoir collaborer avec le nouveau gouvernement. Il a été ensuite nommé au consulat de Trieste.

C'était en réalité une seconde révolution et Stendhal est parti pour son poste à Trieste heureux de participer

à ce gouvernement qui promettait d'être libéral et de le mettre en même temps à l'abri de ses problèmes financiers.

Malheureusement, le gouvernement autrichien, toujours méfiant du républicanisme de Beyle, lui refusa l'exéquatur, et il a dû quitter le poste de Trieste après trois mois pour celui de Cività-Vecchia dans les Etats du Pape, tout près de Rome. Là, si le travail était léger, la conversation était pesante et l'ennui difficile à supporter. Pendant ces années Stendhal commençait à écrire les Souvenirs d'égotisme, journal de son retour à Paris en 1821, La Vie de Henry Brulard, son autobiographie, et un roman, Lucien Leuwen, qui est resté inachevé. Ce roman avec sa peinture de moeurs sous la monarchie bourgeoise, sera avec Lamiel, écrit à peu près cinq ans plus tard, le livre de référence le plus important pour notre troisième chapitre qui traitera des moeurs de province pendant le règne de Louis-Philippe.

Un congé obtenu en 1836 a permis à Stendhal de passer trois ans à Paris où en 1838 il a écrit en cinquante-deux jours La Chartreuse de Parme. Ayant rejoint son poste à Cività-Vecchia en 1839, Stendhal a reçu la première marque d'un véritable succès littéraire lorsque Balzac a publié sa critique longue et favorable de La Chartreuse de Parme.

Rentré à Cività-Vecchia, Stendhal a entrepris la composition de Lamiel, l'histoire d'une jeune fille douce d'un caractère ressemblant à celui de Julien Sorel. C'est son dernier roman, un roman qu'il n'a jamais achevé. L'état de sa santé empirant chaque jour, il a obtenu en 1841 un congé pour aller se soigner à Paris; c'est là que dans la rue, il était frappé par une attaque d'apoplexie. Il est mort le 23 mars 1842 à l'âge de cinquante-neuf ans.

Chapitre II

C'est dans cette atmosphère de despotisme suffocant et de luttes politiques sournoises, que nous avons rapidement évoquée dans le premier chapitre, que Stendhal a placé son héros Julien Sorel. Il n'est pas possible de comprendre ce prétendu ambitieux, qui après tout n'est pas tellement ambitieux, sans comprendre le fond politique du roman.

> ... il est exclu, rejeté .. Il est ce fils de charpentier dont on a peur, parce que les fils de charpentier ont commandé des divisions, administré des provinces. On a tout arrangé pour que cela ne puisse pas se reproduire, c'est le but essentiel de l'ordre social nouveau.
> ... C'est pourquoi cette peinture était nécessaire, c'est pourquoi ce livre ne pouvait être sans être satirique, sans être une violente dénonciation ... Julien Sorel est de la race des vaincus ... Mais un vaincu qui n'accepte pas. Il est l'ennemi des lois parce que les lois sont dirigées contre lui.1

Comme le jeune Henri Beyle, Julien Sorel veut échapper à la maison paternelle et se faire une place importante dans le monde. Mais les beaux jours de gloire militaire étant passés, au lieu de se parer d'un bel uniforme rouge il se résigne à porter le noir de la soutane et à devenir hypocrite parce que, à cette époque, l'état ecclésiastique est devenu la seule voie d'avancement ouverte à un jeune homme de basse naissance. Le

curé du village, vieux janséniste honnête, lui donne des leçons de latin quand son père, paysan frustré et pas fait pour apprécier les qualités peu rémunératrices de son fils, le lui permet.

Son aventure commence dès son entrée dans la maison de M. de Rênal, le maire de leur petite ville nommée Verrières, comme précepteur de ses trois enfants. Après une liaison avec Mme de Rênal il part pour entrer au séminaire de Besançon, capitale imaginaire de la province. La peinture de moeurs à l'intérieur du séminaire a été jugée par les critiques comme peu digne de confiance à cause des préjugés anticléricaux de Stendhal et nous l'avons donc supprimée.

Le supérieur du séminaire, autre janséniste, aime bien le jeune paysan et lui trouve une place de secrétaire à Paris chez son ami et protecteur, le marquis de la Mole. Notre héros quitte donc, sa province pour se lancer dans la vie de la haute société parisienne. Une fois installé chez cette famille riche et orgueilleuse qui a un salon d'un bon ton aristocratique irréprochable, il trouve une nouvelle conquête pour assouvir sa vanité constamment blessée de paysan instruit et sensible, mais cette fois c'est la fille qu'il vise au lieu de la femme. Cette liaison avec Mathilde de la Mole s'oppose à celle avec Mme de Rênal de façon à faire ressortir la différence

entre l'amour de tête d'une femme de Paris et l'amour sentimental d'une provinciale vertueuse.. La liaison avec Mathilde est d'abord une sorte de bataille entre deux orgueils, mais après une lutte héroique de la part de Mathilde c'est l'orgueil de Julien qui l'emporte, et cette fille noble cède complètement à sa passion. Elle veut absolument épouser ce jeune paysan et le plus vite possible. Elle confesse tout à son père, y compris le fait qu'elle se trouve enceinte. Après maintes hésitations et délais le marquis est sur le point de permettre le mariage quand arrive une lettre de Mme de Rênal à laquelle il avait demandé des renseignements. Dans cette lettre, que son confesseur l'avait forcée d'écrire, elle accusait Julien d'être un monstre d'ambition cherchant à s'emparer de la fortune des familles riches qui l'accueillent en séduisant des femmes. Mathilde fait voir la lettre à Julien. Il la lit sans rien nier et tout de suite après, hypnotisé par son contenu, il part pour Verrières. Là, il entre dans l'église où Mme de Rênal assiste à la messe, et tire sur elle. Il est mis en prison où il confesse avoir fait le crime avec préméditation. Malgré les instances de Mlle de la Mole, dont l'amour est devenu une passion folle, et les plaidoyers de Mme de Rênal, qui n'est pas morte de sa blessure et qui l'aime toujours,

il refuse de se défendre; il est condamné et executé.

Nous nous excusons d'avoir ainsi rappelé les grandes lignes d'une histoire si bien connue mais nous y étions poussés par le désir de faire ressortir la solide base historique sur laquelle Stendhal a fondé son édifice romanesque. Le jeune prêtre destiné à devenir Julien Sorel s'appelait Antoine-Marie Berthet. Il était originaire d'un petit village du Dauphiné et vivait dans la vie réelle la même aventure que Stendhal a fait vivre à son héros dans le roman, jusqu'à l'assassinat manqué dans l'église. Son procès a eu lieu en décembre 1827 à Grenoble où il a été executé le 23 février 1828. Stendhal a dû lire le récit du procès dans la Gazette des Tribunaux et une comparaison du texte du compte rendu de la Gazette avec la description correspondante du roman rendrait superflue notre insistance sur l'amour de Stendhal pour les faits, sur son besoin d'appuyer sa création littéraire sur la vie. Plus on cherche les sources des incidents décrits dans les romans de Stendhal, plus on est convaincu qu'il y a très peu d'inventé. Il tire des faits, petits ou grands, de ses propres expériences, de ses lectures, des expériences de ses amis; il les prend tous, il les digère et il les garde jusqu'au moment où il en aura besoin.

Il fait très peu d'efforts pour être véridique dans l'ensemble de son oeuvre mais il s'efforce d'être vrai dans les détails. Ce procédé tient à sa vision du monde qu'il croit être susceptible d'analyse dans le petit fait mais complètement ininteliigible aux hommes dans l'ensemble. Il a donc pris les faits historiques et les a traduits;

> ... non pas d'un temps dans un autre, mais d'un registre dans un autre; il les traduit dans sa propre langue, dans son propre pathétique, à travers sa propre conception du cas Berthet.2

Cette explicaton nous semble heureuse et juste en ce qu'elle s'applique aussi bien à son oeuvre en général que dans le cas particulier mentionné.

> La petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits de tuiles rouges s'étendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux châtaigniers marquent les moindres sinuosités. Le Doubs coule à quelques centaines de pieds au dessous de ses fortifications bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.3

C'est ainsi que Stendhal présente à ses lecteurs la ville natale de Julien Sorel. Pour des raisons de convenance l'auteur a déplacé l'action de ce roman, la situant en Franche-Comté mais il s'agit en réalité du Dauphiné et de Grenoble. La description de la beauté du pays est suivie d'une des intrusions personnelles si typiques de Stendhal. "Cette vue fait oublier au

voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphixié". Comment ne pas voir dans cette phrase les sentiments ambigus de Stendhal pour Grenoble; son amour pour ses montagnes et son mépris pour ces habitants.

Presque tous les personnages du Rouge empruntent leurs traits aux natifs de Grenoble et de ses environs que Stendhal connaissait si bien. Le dévouement touchant de Francois Fouqué pour Julien est celui de François Bigillion pour le jeune Henri Beyle. M. de Rênal et le père Sorel ont, tous les deux, des traits empruntés à Chérubin Beyle, et M. Valenod a été peint d'après Victor-Casimir Michel, directeur du dépôt de mendicité à Saint-Robert, près de Grenoble, un condisciple de Stendhal à l'Ecole Centrale, qu'il avait retrouvé à Vienne en 1809.

> Tous les personnages de ce roman ont eu ainsi pour modèles quelques êtres réels bien connu de l'auteur. C'était un de ses procédés constants de composition[4].

Il reste toujours des recherches à faire sur les ressemblances entre les personnages et les événements que Stendhal a mis dans ses romans et la réalité qu'il a vue. Mais nous ne prétendons nullement établir un parallélisme complet entre le roman et la réalité, ni même prouver le parallélisme relatif auquel nous croyons. Nous nous bornons

à répéter quelques-unes des similitudes déjà établies pour mieux établir le droit de Stendhal d'être écouté, non comme romancier, mais comme chroniqueur.

C'est la fabrique de toiles peintes qui surtout a enrichi la petite ville de Verrières. Les façades de presque toutes les maisons ont été rebâties depuis la chute de Napoléon. Certes l'aspect fait plaisir aux yeux du visiteur, mais ses oreilles doivent souffrir à cause du bruit effroyable diffusé par la fabrique de clous appartenant à M. le maire; voici les dernières lignes de son portrait.

> ... le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlée à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.5

La ville a été tyrannisée depuis nombre d'années par un triumvirat composé de M. de Rênal, le maire; M. Valenod, le directeur du dépôt, et M. Maslon, le vicaire. Ces personnages sont importants non seulement dans l'intrigue mais dans la peinture de moeurs parce que chacun représente sa classe sociale. M. de Rênal représente l'ancienne noblesse, sa famille s'étant établie dans la province avant la conquête de Louis XIV.

Selon la chronologie de Stendhal M. de Rênal aurait eu entre huit et dix ans au commencement de la Révolution et il est intéressant de suivre l'influence des divers gouvernements sur sa vie.

Ses deux amis préférés pendant son enfance sous la république étaient Falcoz et Ducros avec lesquels il vivait sur un ton d'égalité bien qu'ils n'eussent pas de particule devant leur nom. Mais en 1814 ses sentiments changent avec le nouveau gouvernement et il éloigne par ses hauteurs ces deux amis d'enfance au point de ne plus leur parler. Des années s'écoulent. Falcoz imprime un journal de tendance libérale dans le département. Vers 1824 son journal est condamné par cette organisation moitié religieuse et moitié politique qu'on a appelée la Congrégation. Quand son brevet d'imprimeur lui est retiré, Falcoz écrit au maire de Verrières pour la première fois depuis dix ans et sollicite l'aide de son ancien ami. M. de Rênal, l'aristocrate conscient de ses devoirs envers sa classe et envers l'ordre établi, lui fait parvenir cette noble réponse:

> Si le ministre du roi me faisait l'honneur de me consulter, je lui dirais: ruinez sans pitié tous les imprimeurs de province, et mettez l'imprimerie en monopole comme le tabac.6

Cette réponse courageuse qui montrait que leur maire plaçait

les intérêts de la monarchie au dessus de toute autre valeur était très admirée par les gens bien pensants de la ville; lui-même en était très fier, il se sentait l'âme d'un vieux Romain.

Plus tard cet homme si imbu de sa naissance à l'occasion de regretter cette trahison quand il craint que sa femme ne lui soit infidèle et qu'il souhaite la présence d'un ami fidèle. Hanté par la possibilité d'un scandale, M. de Rênal se rappelle qu'après la condamnation du journal de Falcoz, quand son rédacteur en chef est sorti de prison, c'était lui le maire, qui avait contribué à lui faire perdre sa place de six cents francs. Cet "écrivailleur", comme M. de Rênal le nomme, est de nouveau à Besançon, siège de la préfecture de la province. Celui-là serait sans doute très content de se venger sur moi, pense le maire, et il commence à voir dans son imagination "l'antique nom de Rênal plongé dans la fange du ridicule". Il serait même forcé de changer son nom pour voyager! Envisager un tel avenir est pour lui un supplice épouvantable: "quitter ce nom qui fait ma gloire et ma force. Quel comble de misère!". Mais ce rejeton de l'aristocratie n'admet jamais qu'un tel malheur soit une vengeance méritée; il le considère uniquement comme le résultat de l'antipathie éternelle entre le tiers état et la noblesse. "Un homme bien né

qui tient son rang comme moi, est haï de tous les plébéiens".

Habitué à être le coq du village, le maire exagère tellement sa propre importance et l'intérêt que son désastre personnel peut avoir pour les autres qu'il s'imagine voir l'histoire de sa disgrâce dans les "affreux journaux de Paris". Plus d'une fois Stendhal ridiculise ainsi les nobles de province qui se font des illusions sur le degré de leur importance. Quels que soient leur influence et leur prestige dans leur province, personne à Paris ne songe à eux ni même connaît leurs noms dont ils sont si orgueilleux. C'est la leçon que Stendhal veut leur donner.

Depuis la Restauration le maire rougit d'être industriel mais il ne peut pas renoncer à sa belle machine à faire des clous car, si peu noble qu'elle soit, elle rapporte du revenu. "Voilà le grand mot qui décide tout à Verrières: RAPPORTER DU REVENU. A lui seul il représente la pensée habituelle de plus de trois quarts des habitants". C'est grâce aux clous que la maison des Rênal est la plus belle de la ville. Il a pu aussi embellir son château de Vergy où il aimait installer sa famille pendant les vacances pour mimer ce qu'il savait des moeurs de la cour. La façade du château, peinte en blanc avec des fenêtres garnies de beaux volets verts

"était aperçue de trois ou quatre lieues de distance au grand détriment de toutes les maisons de campagne, ou soi-disant châteaux du voisinage, auquels on avait laissé l'humble couleur grise donnée par le temps".

Il est rare que Stendhal nous donne ainsi une description des objets matériels et ces descriptions ne sont jamais gratuites. Dans ce cas particulier il le fait pour montrer l'envie que ces petites variations de l'usage habituel suscitent parmi les habitants d'une petite ville. Ce despotisme de l'opinion est un des thèmes majeurs de cette symphonie peu harmonieuse de la vie de province. Une autre raison pour insister sur la beauté des propriétés de M. de Rênal c'est que, malgré les défauts que Stendhal distingue chez les nobles de province, ils sont pour lui les seuls provinciaux qui possèdent un peu de goût et une appréciation, quoique limitée, des valeurs esthétiques.

Au grand chagrin du maire il se trouve à Verrières des industriels bourgeois plus riches que lui, mais ils ne dépensent pas leur argent pour s'entourer d'un luxe décoratif qui ne rapporte pas de revenu. Nous verrons que si dans le Rouge Stendhal méprise les riches bourgeois, dans Lucien Leuwen il est impitoyable. Il ne remarque

en eux aucune vertu. Dans le peuple vulgaire et sale réside l'énergie; dans la noblesse persistent les grâces et l'élégance d'une civilisation mourante; mais dans la bourgeoisie Stendhal ne voit rien que l'ambition vulgaire de s'enrichir. La conversation spirituelle telle qu'elle existe à Paris, n'existe nulle part en province où même les aristocrates sont embourgeoisés par l'atmosphère.

Le bourgeois le plus important de Verrières est M. Valenod. C'est M. de Rênal qui l'a lancé dans une carrière politique et Valenod, qui commençait sa vie comme un pauvre garçon faisant pitié à cause de son unique mauvais habit vert-pomme, avait dû se salir les mains de plusieurs façons pour arriver à sa prospérité et à son influence actuelles. Il est le directeur du dépôt de mendicité, chargé d'administrer l'argent des pauvres, des prisonniers et des enfants trouvés. Quoique tout le monde sache qu'il est devenu riche après avoir obtenu ce poste, il est néanmoins traité avec respect, soit parce qu'on a peur de son influence, soit parce que l'argent, même l'argent volé, inspire toujours un certain respect dans une société où le bien-être matériel à assumé une importance disproportionnée. Il existe entre MM. Valenod et Rênal une rivalité qui est à la fois un élément important dans la structure du roman et un symbole

de la bataille qui se livrait à cette époque entre les aristocrates et les bourgeois enrichis pour décider lequel d'entre eux devait gouverner la patrie.

M. Maslon, le jeune vicaire, joue un rôle aussi important mais plus caché que celui de ses collègues dans les machinations politiques de la ville. Il a été envoyé à Verrières, dit-on, pour surveiller l'abbé Chélan, un vieux janséniste, et quelques autres curés de la région qui s'obstinaient à mettre les valeurs spirituelles à la première place. Maslon est aussi l'agent de M. de Frilair, le grand-vicaire de Besançon, auquel l'évêque, qui est vieux et qui préfère les plaisirs littéraires, a laissé les décisions politiques.

Il faut se rappeler qu'à cette époque le clergé était payé par l'état et que son principal devoir aux yeux d'un gouvernement qui se sentait menacé était de prêcher l'alliance du trône et de l'autel. On aurait cru, pour paraphraser la remarque ironique d'un ecclésiastique de l'époque, que Jésus-Christ était mort il y avait 18 siècles pour maintenir les Bourbons sur le trône. Des quatre-vingt-dix évêques nommés entre 1815 et 1830, soixante-dix portaient un nom noble et tous les autres étaient des royalistes qui avaient fait preuve d'un esprit fermé aux idées modernes? L'adjectif "moderne" qualifie toute idée mise au jour après la

mort de Louis XIV. Sous Napoléon la religion était considérée comme une bonne chose pour le peuple, mais sous la Restauration elle est devenue une nécessité pour tous. De là, l'importance donnée à la stricte observance des convenances religieuses et l'omniprésence de l'hypocrisie qui est toujours le résultat quand on est poussé à la pratique d'une religion par l'ambition ou par la peur.

Une organisation qui s'appelait "la Congrégation" fonctionnait comme un système d'espionnage mis au service du roi, aussi bien que comme une organisation religieuse s'occupant d'oeuvres charitables. Stendhal considère cette organisation comme l'arme la plus puissante des forces de la réaction. Pour comprendre le rôle qu'il lui donne dans le Rouge il faut songer à la Russie de Josef Stalin et puis imaginer la Congrégation mise à la place du M.V.D. La plupart des historiens ne s'accordent pas à donner à la Congrégation un rôle aussi important, mais tous reconnaissent comme fait historique que le Français de l'époque croyait au pouvoir presque absolu de cette organisation.

Cette coopération entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique existait déjà sous l'ancien régime, mais elle n'avait été alors ni si complète ni

si peu déguisée.

> The payment which ministers receive from the public purse constitutes a bilateral contract between the religious society and the political society, according to which the one promises its protection to the other receives in return submission.8

Ces mots prononcés à la Chambre des Pairs pendant la Restauration révèlent le peu d'estime qu'avait l'homme politique pour une Eglise convertie en laquais de l'état.

Aux jeunes aristocrates sans revenus l'Eglise offrait une chance sans égale dans l'ordre social de la Restauration. S'il avait un peu de talent et un parent riche et puissant le jeune prêtre noble pouvait espérer obtenir son évêché bien avant son premier cheveu gris. Stendhal nous a laissé le portrait d'un de ces jeunes prélats dans le personnage de l'évêque d'Agde. Il n'a que vingt-six ans environ quand il est chargé de montrer à un roi étranger, qui rendait visite à Verrières, la fameuse relique de Saint-Clément à l'abbaye de Bray-le-Haut près de Verrières. Les robes violettes du jeune prélat lui avaient été procurées par son oncle, un marquis bien à cour, qui comptait payer aussi les 3.000 francs qu'allait coûter cette cérémonie, dont les descriptions ont rempli pendant

quinze jours les colonnes de tous les journaux du département.

La préparation spirituelle de Son Excellence avant les solemnités consistait à exercer sa façon de donner des bénédictions et à s'assurer que sa mitre était bien placée sur sa tête. Sa courtoisie parfaite et ses belles manières faisaient grande impression sur Julien qui se trouvait en contact avec la plus haute noblesse pour la première fois. La cérémonie était un véritable spectacle dont s'amuse beaucoup l'auteur tout en y trouvant un plaisir personnel d'ordre purement esthétique. En effet, l'attitude de Stendhal envers la religion a toujours été ambivalente car, à côté d'un esprit incroyant et essentiellement de ce monde, il manifeste une appréciation très grande pour la beauté et le faste des cérémonies du culte. Ces deux éléments sont visibles dans son appréciation des événements de Bray-le-Haut.

> Il y eut un "Te Deum", des flots d'encens des décharges infinies de mousqueterie et d'artillerie; les paysans étaient ivres de bonheur et de piété. Une telle journée défait l'ouvrage de cent numéros des journaux jacobins.[9]

Dans ces lignes on distingue un mélange d'ironie et d'admiration. Stendhal reconnaît et déplore l'ignorance du peuple qui est à la base d'une réaction qu'il juge

être contre leurs intérêts mais il ne peut pas les critiquer sévèrement étant lui-même si souvent la victime de ses émotions. Cet incident est la démonstration d'une vérité universelle dont tout homme politique est obligé de se rendre compte, c'est à dire que pour mener les masses il vaut mieux faire appel aux émotions qu'à l'intelligence.

L'évêque d'Agde ne fait pas partie du clergé de la province et l'évêque de Besançon, vieux prélat dix-huitième siècle joue un rôle mineur dans le roman. Le plus important des ecclésiastiques présentés par Stendhal dans le Rouge est le grand-vicaire M. de Frilair dont les menées sont décrites un peu partout mais d'une façon suivie dans le chapitre intitulé "Un Homme Puissant".

Ce congréganiste d'une scélératesse profonde et prudent "disposait de tout" à Besancon, donc dans le département entier. Aussi Mathilde, déguisée en bourgeoise se rend-t-elle à Besançon où elle espère obtenir l'assistance du grand-vicaire dans sa lutte pour sauver la vie de Julien, mis en prison pour l'assassinat manqué de Mme. de Rênal. Il lui fallait huit jours de sollicitations avant d'obtenir une audience avec de Frilair. Mathilde, qui était terrifiée par sa réputation, est rassurée en voyant le luxe fin et délicat de son salon.

Rien ici de la magnificence grossière trop commune en province. Chez-lui tout annoncait "l'homme de bonne compagnie, le prélat instruit, l'administrateur habile. Mathilde se crut à Paris". Quand elle lui révèle son identité véritable il commence immédiatement à considérer le profit que son ambition peut tirer de ce coup du destin, qui l'a mis en relation intime avec une amie de la maréchale de Fervaques, nièce puissante de l'évêque de *** "par qui l'on est évêque en France". Il cachait mal son ambition et Mathilde comprenait que tout était possible pour celui qui pouvait lui ouvrir la voie qui mènerait à l'épiscopat. Le grand-vicaire lui permet donc d'employer son influence auprès des jurés. "Presque toujours j'aurai la majorité, plus qu'elle même pour condamner". Son ambition l'emportait à cet instant sur sa prudence et il s'arrêta, étonné d'avoir ainsi avoué "des choses que l'on ne dit jamais aux profanes". Une fois assuré du crédit de Mathilde et de Julien auprès de Mme de Fervaques et de son oncle le prélat tout puissant, M. de Frilair veut absolument sauver Julien. Il commence par se plaindre des innovations républicaines qui rendent un peu plus difficile la perversion de la justice:

> Sans cette loi jacobine qui a prescrit la formation d'une liste innombrable de jurés, et qui n'a d'autre but réel que d'enlever toute influence aux gens bien nés... j'aurais répondu du "verdict".10

Mais le tirage au sort des trente-six jurés de la session ne lui était pas défavorable. Le jour avant le jugement Mathilde fait lire à ce prêtre intrigant une lettre écrite de la main de monseigneur l'évêque de ***, "qui dirigeait l'Eglise de France et faisait des évêques", dansllaquelle il demande l'acquittement de Julien. A ce moment-là toute l'ambition du grand-vicaire éclate et il révèle l'étendue de sa puissance. Voici comment il qualifie six des douze personnes chargées d'examiner si le crime de Julien était prémédité.

> ...je compte six amis dévoués à ma fortune, et je leur ai fait entendre qu'il dépendait d'eux de me porter à l'épiscopat. Le baron Valenod, que j'ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés. MM. de Moirod et de Cholin. A la vérité, le sort nous a donné pour cette affaire deux jurés fort mal pensants, mais, quoique ultra-libéraux, ils sont fidèles à mes ordres dans les grandes occasions, et je les ai fait prier de voter comme M. Valenod. J'ai appris qu'un sixième juré industriel, immensément riche et bavard libéral, aspire en secret à une fourniture au ministère de la guerre et sans doute il ne voudrait pas me déplaire.11.

Ces remarques nous montrent que la force du grand-vicaire est fondée sur la faiblesse, la peur, l'ambition et l'avarice des autres. Ses agents et ses espions s'insinuent à tous les étages de la société; riches ou pauvres, bien ou mal pensants, ultras ou libéraux, nobles ou

paysans, personne n'échappait à une surveillance constante. Par ses amis de la Congrégation l'influence de Frilair s'étend jusqu'à Paris où se trouve le ministère de la guerre. Cet homme agit dans le corps politique, comme une maladie somnolente dans le corps physique. Comme une corruption invisible et patiente il attend le jour où quelque faiblesse lui permettra de s'emparer de sa victime. De Frilair, quoique noble, n'a pas eu la chance d'avoir, comme le jeune évêque d'Agde, un riche parent capable de lui procurer son évêché et son avenir dépend donc de lui seul.

Mais le hasard veut que les plus habiles des scélérats se trompent parfois et que les meilleurs complots se déjouent. C'était le cas de Frilair: Il était trop sûr de l'adhésion de Valenod, à qui il avait promis d'obtenir une préfecture. C'est une des maintes occasions dans l'oeuvre de Stendhal où la passion l'emporte sur le calcul. M. Valenod dont les attentions avaient été autrefois dédaignées par Mme de Rênal, déteste Julien à cause de son succès auprès d'elle. Il se venge de son ancien rival en votant sa condamnation. Les autres, suivant leurs instructions, votent avec lui. C'est ainsi que M. de Frilair apprend que les hommes sont plus que des machines.

Les chapitres qui traitent du jugement de Julien et du rôle joué par M. de Frilair dans les démarches de Mathilde pour sauver son amant se trouvent à la fin du roman et semblent être un dernier effort de la part de l'auteur pour dévoiler les ressorts des actions cachés dans le fond pourri de cette société. Nous avons déplacé le récit de ces événements parce qu'ils nous semblaient être une bonne introduction à l'étude de moeurs qui va suivre.

Durant les quatre années qui se sont écoulées entre l'arrivée de Julien chez les Rênal et sa condamnation à mort à Besançon, la situation politique à Verrières a beaucoup changé, il nous faut donc, revenir à cette époque, pour voir comment ces changements se sont effectués.

En ce temps-là, le maire M. de Rênal, était vaniteux, jaloux des privilèges de sa classe, relativement borné d'esprit et peu sensible aux sentiments nobles et généreux. Mais malgré ses défauts il était dans l'ensemble un homme honnête. Il chassait à coups de pierres les paysans qui entraient sur ses terres, comme s'ils étaient des chiens; il laissait le vicaire Maslon s'emparer des branches coupées des arbres appartenant à la commune et il participait aux intrigues électorales; c'étaient là des délits si communs et si bien acceptés dans cette société qu'il n'avait sans doute jamais considéré

la possibilité d'agir autrement. Mais voler l'argent des pauvres et des orphelins, comme l'a fait M. Valenod, était un crime qu'il n'aurait jamais pu commettre. Le maire est en effet si aveugle qu'il ne doute pas de l'honnêteté de son directeur du dépôt de mendicité, alors que la ville entière accepte son manque de probité comme un fait prouvé déjà par sa fortune, triplée depuis qu'il administre le bien des pauvres.

Quand M. de Rênal est informé de la présence à Verrières de M.Appert, un agent de M. de la Mole envoyé pour examiner la prison, l'hôpital et le dépôt de mendicité, il se sent offensé mais il ne craint point des découvertes embarassantes. La réaction d'autrès personnages importants est différente. M.Appert arrive à verrières à six heures du matin pour éviter les yeux trop curieux et il se présente au presbytère de l'abbé Chélan. Le texte de la lettre du Marquis que M.Appert délivre au vénérable janséniste n'est pas donné, mais par sa réaction en la lisant on devine son contenu. Le marquis demande que M.Chélan, qui a le droit d'y entrer, introduise son agent dans la prison, l'hospice et le dépôt; en même temps il le prévient que ce service qu'il lui demande peut avoir pour résultat fâcheux sa destitution.

Ce curé vertueux est une relique du passé, qui n'appartient nullement au moeurs de la Restauration. Cette âme noble ne se rend pas compte des bassesses dont les intrigants du département sont capables. "Je suis vieux et aimé ici, se dit-il enfin à mi-voix, ils n'oseraient pas!". Aussi, malgré le danger M.Appert et lui passaient-ils la matinée à visiter certaines institutions indiquées par le marquis dans sa lettre. Dans l'après-midi quand ils retournent à la prison pour achever leur inspection, ils apprennent que le géôlier a reçu l'ordre du préfet de ne pas admettre M.Appert. Cet ordre avait été apporté par un gendarme qui avait dû galoper toute la nuit dans l'espoir d'arriver avant l'espion du marquis de La Mole. C'est à nous d'imaginer les moyens par lesquels le préfet de Besançon a été informé de cette inspection secrète projetée à Paris par le marquis de la Mole, un homme intelligent et habitué aux intrigues, qui devait y avoir apporté toutes les précautions possibles. Il faut donc supposer, ou sa confidance trahie par quelqu'un, ou un espionnage très habile.

Toujours est-il que le géôlier, un géant à la figure déformée par la peur, reste un portrait inoubliable de ce que le despotisme peut faire pour deshumaniser

l'individu. Quand l'abbé commence à le gronder légèrement à cause de sa peur le geôlier a une réaction physique et psychologique qui révèle sa mentalité d'esclave.

> Oui, M. le curé, dit le géôlier à voix basse, et baissant la tête comme un bouledogue que fait obéir à regret la crainte du bâton. Seulement, M. le curé, j'ai femme et enfants, si je suis dénoncé on me destituera; je n'ai pour vivre que ma place.12

Le lendemain MM. de Rênal et Valenod arrivent chez M. Chélan pour l'informer de sa destitution. Il est le troisième curé de quatre-vingts ans dans le voisinage de Verrières à être destitué pour des raisons politiques, mais sa réaction montre une dignité courageuse bien différente de la couardise du géôlier.

> Eh bien, messieurs! faites-moi destituer... Je ne fais point d'économies dans ma place, moi, messieurs, et c'est peut-être pourquoi je ne suis pas si effrayé quand on parle de me la faire perdre.13

Derrière la façade de coopération entre MM. de Rênal et Valenod se cache une lutte continuelle entre eux pour déterminer lequel aura le pouvoir et le prestige. La préoccupation principale de M. de Rênal est de soutenir son rang. C'est en effet parce que M. Valenod a acheté deux beaux normands pour sa calèche que le maire veut le surpasser en engageant un précepteur pour ses fils.

Etant le plus noble du village il doit, selon lui, être aussi le plus riche, mais les temps sont changés. Il se trouve à Verrières plusieurs marchands de toile qui sont plus riches que le maire, qui néammoins se considère comme étant l'objet d'une jalousie universelle.

> Ne dissimulons rien, nous sommes environnés de libéraux ici. Tous ces marchands de toile me portent envie, j'en ai la certitude; deux ou trois deviennent des richards; et bien! j'aime assez qu'ils voient passer les enfants de M. de Rênal, allant à la promenade sous la conduite de leur précepteur. Cela imposera!14

C'est cette vanité aristocratique du maire, combinée avec son peu d'intelligence qui à la longue va lui faire perdre son office et son influence politique.

L'homme le plus dévot du pays est M.de Moirod dont le maire veut faire son premier adjoint. Depuis deux ans la société privilégiée de Verrières aussi bien que ses amis et ses parents à Paris ont essayé, par lettre et par intrigue d'influencer le préfet de Besançon en sa faveur. Le choix était très important pour ces gens qui avaient des maisons que devaient reculer parce que la rue principale de Verrières devenait route royale. Dans le cas où M.de Rênal serait nommé député, il faudrait à ce qu'il y a de mieux à Verrières, un maire qui fermerait les yeux sur les réparations qu'on ferait faire à ces

maisons en profitant de leur déplacement. On savait que malgré sa haute piété M. de Moirod serait "coulant" parce qu'il avait beaucoup d'enfants. Ce complot contre la probité de M. de Moirod, montre qu'il y avait une certaine uniformité démocratique dans ce gouvernement basé sur la peur: la même menace a le même effet sur tous les individus, qu'ils soient nobles comme M. de Moirod, roturiers comme le géôlier, où bourgeois comme le juge de paix qui a peur de perdre sa place parce qu'il est père d'une nombreuse famille. L'honnêteté absolue n'est permise qu'aux rares personnes comme l'abbé Chélan qui n'ont pas besoin de leur place pour exister.

Un des traits caractéristiques universels d'une petite ville est l'intérêt malsain que ses habitants portent aux actions d'autrui. Verrières ne fait pas exception à cette règle. Il est donc normal que quelqu'un ait découvert que la sympathie de Mme de Rênal pour Julien dépassait celle que devait sentir une bonne mère de famille pour le précepteur de ses enfants. Il est normal aussi que ce soi-disant gardien de la moralité considère comme son devoir d'informer le mari de cette femme indigne. Puisque les actions aussi charitables ne doivent pas être faites ouvertement, c'est par une lettre anonyme que M. de Rênal est informé de l'infidélité de sa femme. Mais les lettres anonymes étaient alors

communes, si l'on en peut croire Stendhal, et Mme de Rênal se sert d'une lettre anonyme fictive pour faire comprendre à son mari que la première, la vraie, était envoyée par M.Valenod. Le directeur du dépôt, par ce moyen infâme, espérait ruiner le crédit de Julien auprès du maire, troubler la paix de son foyer et puis lui enlever ce précepteur qui est l'objet d'une admiration et d'une envie générales. Voilà les pensées que Mme de Rênal met dans l'esprit de son mari.

Les souffrances du maire sont horribles parce qu'il est peu habitué à prendre une décision indépendante. Finalement la pensée que sa femme doit hériter d'une fortune considérable l'aide à se laisser convaincre de son innocence. Pour réparer la réputation de Mme de Rênal auprès de l'opinion publique Julien est exilé à Verrières. Il y reçoit une visite de M. de Maugiron, le sous-préfet qui, après deux heures de "bavardage insipide et de grandes jéremiades sur la méchanceté des hommes" lui offre une position de la part de M. Valenod, sans mentionner son nom. Par hasard Julien rencontre ensuite Valenod et la conversation qui a lieu entre eux est un excellent exemple de l'éloquence pesante et hypocrite qui, d'après Stendhal, avait remplacé "la rapidité d'action" de l'époque de Napoléon. D'habitude

Stendhal préfère épargner au lecteur l'ennui des conversations provinciales, mais cette fois il fait une exception pour montrer le progrès de son héros dans cet art "jésuitique" d'employer un maximum de paroles tout en disant le moins possible. Il s'agit d'accepter ou non le poste offert par le digne directeur du dépôt de mendicité. Voici un échantillon de la conversation à la mode en 1830.

> Julien...ne cacha point que son coeur était déchiré; un pauvre garçon comme lui se devait tout entier à la vocation que le ciel avait placée dans son coeur mais la vocation n'était pas tout dans ce bas monde. Pour travailler dignement à la vigne du Seigneur, et n'être pas tout à fait indigne de tant de savants collaborateurs, il fallait instruction; il fallait passer au séminaire de Besancon deux années bien dispendieuses; Il devenait donc indispensable de faire des économies, ce qui était bien plus facile sur un traitement de huit cents francs par quartier, qu'avec six cents francs qu'on mangeait de mois en mois. D'un autre côté, le ciel, en le plaçant auprès des jeunes de Rênal, et surtout en lui inspirant pour eux un attachement spécial, ne semblait-il pas lui indiquer qu'il n'était pas à propos d'abandonner cette éducation pour une autre...?[15]

Pour louer le degré de perfection que Julien a atteint dans ce genre d'éloquence Stendhal dit que notre héros "finit par s'ennuyer lui-même par le son de ses paroles."

Stendhal est très fier car, à ce moment, Julien Sorel, en jouant l'hypocrite, illustre bien une des théories favorites de son créateur; l'idée de Stendhal étant que nous devons emprunter leurs armes à nos adversaires et nous en servir mieux qu'eux pour les vaincre avec leurs propres armes; cela augmente le plaisir de la victoire.

Pendant son séjour à Verrières Julien est introduit dans la société des riches bourgeois de la ville sous le haut patronage de M. Valenod. Son introduction à cette vie, si différente de celle qu'il avait eue auparavant chez son père et chez les Rênal, a lieu le soir du dîner offert en son honneur par M. Valenod. La maison étalait un luxe d'un mauvais goût semblable à celui de ses propriétaires qui se plaisaient à dire aux invités le prix de chaque meuble. La maîtresse de maison continuait ce compte rendu financier même à table en faisant savoir à tous que le vin qu'ils étaient en train de boire coûtait neuf francs la bouteille. Leurs gens étaient en grande livrée. Parmi les invités se trouvaient des fonctionnaires et quelques libéraux riches. Le percepteur des contributions entonnait une chanson royaliste et les autres chantaient en choeur le refrain.

On est surpris sans doute de trouver des libéraux chez M. Valenod, un haut fonctionnaire du parti ultra. Il faut expliquer que ce sont des libéraux convertis pour des raisons que nous révélerons ultérieurement. Comme six heures sonnaient Julien se leva pour partir mais Mme Valenod amena ses enfants pour qu'ils puissent réciter à Julien leur catéchisme. Les confusions qu'ils faisaient indiquait une ignorance lamentable des premiers principes de la religion, mais personne sauf Julien ne s'en apercevait. La réaction de dégoût que ce dîner inspire chez Julien est encore une évidence du mépris de Stendhal pour la classe bourgeoise.

> Il se trouvait tout aristocrate en ce moment, lui que pendant longtemps avait été tellement choqué du sourire dédaigneux et de la supériorité hautaine qu'il découvrait au fond de toutes les politesses qu'on lui adressait chez M. de Rênal. Il ne put s'empêcher de sentir l'extrême différence. Oublions même, se disait-il en s'en allant, qu'il s'agit d'argent volé aux pauvres détenus... Jamais M. de Rênal s'avisa-t-il de dire à ses hôtes le prix de chaque bouteille de vin qu'il leur présente? Et ce M. Valenod, dans l'énumeration de ses propriétés, qui revient sans cesse, il ne peut parler de sa maison, de son domaine, etc., si sa femme est présente sans dire "ta" maison, "ton" domaine.[16]

Ces lignes nous permettent de voir encore une fois le conflit intérieur de Stendhal, déchiré comme il l'était entre ses goûts aristocratiques et ses sentiments politiques libéraux. Il aime la justice et la vertu que la démocratie a procurées aux habitants de l'Angleterre et

de l'Amérique, mais il déteste la vie plate qu'il considère comme étant le résultat nécessaire de cette forme de gouvernement. De l'autre côté l'anarchie et la tyrannie qui produisent l'homme énergique et passionné qu'il admire, et les plaisirs sociaux dont il a besoin, le font au dépens du bonheur général. Stendhal n'a jamais trouvé une solution à ce paradoxe et nous retrouvons cette même ambivalence dans le caractère de Lucien Leuwen. Dans une occasion où le héros, si pareil à son créateur, médite ce problème il s'irrite contre soi-même, se reprochant son manque de logique.

> Mais alors, animal, supporte les gouvernements corrumpus, produits de cette ancienne civilisation; il n'y a qu'un sot, ou un enfant qui consent à conserver des désirs contradictoires.17

Stendhal n'a pas donc une politique suivie et bien définie et, comme il l'a avoué dans la deuxième préface à Lucien Leuwen, ses jugements sont faits le plus souvent sur un niveau affectif.

> Entre deux hommes d'esprit, l'un extrêmement républicain, l'autre extrêmement légitimiste, le penchant secret de l'auteur sera pour le plus aimable.

***

*** ***

Tout Verrières s'occupait alors des amours scandaleuses de Mme de Rênal et de Julien qui réunissaient deux

éléments passionnants pour des provinciaux, un amour clandestin et un conflit d'argent. Les yeux de tous les habitants étaient fixés sur MM. de Rênal et Valenod. Cet intérêt passionné des affaires d'autrui est un des résultats malheureux de l'ennui constant de la vie provinciale. Les sensations sont si rares en province, dit Stendhal, "qu'on les coule à fond".

M. Valenod commençait à regretter à demi deux actions: la destitution de l'abbé Chélan parce que ce service rendu l'avait mis dans la dépendance absolue du grand-vicaire de Frilair dont il recevait d'"étranges commissions", et sa lettre anonyme à M. de Rênal parce que le moment pour se brouiller complètement avec le maire n'était pas encore arrivé. Depuis quelque temps Valenod régnait à Verrières..."sous les ordres de M. de Rênal", dit Stendhal ironiquement, car en vérité c'était le contraire. M. de Rênal était peu à peu, par ignorance et par oisiveté devenu l'homme de paille de M. Valenod. Plus énergique, et sans prétention personnelle, Valenod se mêlait de tout sans scrupule, oubliait les humiliations sans rougir et avait ainsi su balancer le crédit du maire aux yeux du pouvoir ecclésiastique.

> M. Valenod avait dit en quelque sorte aux épiciers du pays: Donnez-moi les deux plus sots d'entre vous; aux gens de loi: Indiquez-moi les deux plus

> ignares; aux officiers de santé:
> Designez-moi les deux plus charla-
> tans. Quand il avait eu rassemblé
> les plus effrontés de chaque métier,
> il leur avait dit: Régnons ensemble.18

Valenod a fait ensuite un grand pas en avant. Il est devenu l'agent de Frilair qui en revanche protègera Valenod aussi longtemps que celui-ci lui sera utile.

La plus grande crainte de Valenod est de perdre sa place, et depuis la visite de M.Appert ses craintes et ses mesures préventives redoublaient. Il faisait des voyages à Besançon et écrivait plusieurs lettres chaque jour. Il en mettait quelques-unes à la poste, d'autres étaient envoyées par des "inconnus qui passaient chez lui à la tombée de la nuit." Flairant un danger il avait conçu le projet d'augmenter sa puissance en se rapprochant des libéraux. Voilà pourquoi quelques-uns d'entre eux se trouvaient chez le directeur du dépôt de mendicité l'après-midi du dîner en l'honneur de Julien.

L'opinion publique décide tout à Verrières et si Valenod est confiant d'être soutenu contre le maire ce n'est pas parce qu'on l'aime mieux, bien au contraire, mais simplement parce qu'il a du pouvoir et n'hésite pas à s'en servir--pour récompenser ou pour punir. Il y avait par exemple une maison à louer, une maison appartenant à la commune. L'annonce de l'adjudication

du bail n'était affichée que la veille de l'adjudication, pour ne pas donner aux concurrents le temps de venir parce que Valenod et l'abbé Maslon avaient déjà décidé qu'un M. de Saint-Giraud, un congrégationniste chef de bureau à la préfecture de *** devait avoir la maison pour trois cent francs alors qu'elle aurait dû rapporter huit cent francs de revenu à la commune. Un libéral avait l'audace de dire trois cent vingt francs mais son effort était futile, car personne d'autre n'osait ainsi risquer la vengeance de toute la clique. Cette maison située vis-à-vis de l'église dans "l'endroit le plus marchand de la ville" a donc été louée à Saint-Giraud pour trois cent trente francs pour neuf ans. Le maire qui avait régimbé contre cette affaire avait été mandé à l'archevêché où le grand-vicaire par des moyens inconnus l'avait persuadé de coopérer. Pour une fois de Rênal analyse bien la situation quand, parlant de Saint-Giraud il se plaint ainsi: "C'est au Valenod qu'il aura l'obligation, et c'est moi qui suis compromis."

Les libéraux jouent un rôle moins important dans le Rouge que les ultras. Dans cette société les vrais libéraux doivent se cacher et les autres sont devenus opportunistes, ou par intérêt ou par nécessité. Ils continuaient peut-être à lire le "Constitutionnel", le journal libéral, mais leurs sentiments s'éloignaient

beaucoup des beaux principes de fraternité et d'égalité. Il est possible que les libéraux qu'on a déjà rencontrés au dîner offert par M. Valenod n'avaient jamais été des libéraux par conviction. Il se trouvait alors, comme il s'en trouve aujourd'hui, de ces caméléons qui changent facilement de couleur politique ou religieuse parce qu'ils n'ont qu'un intérêt--l'intérêt personnel. Les convives de M. Valenod raisonnaient ainsi: Les écoles sont contrôlées par l'église. Je veux une bourse pour mes enfants. Il faut donc me convertir et ensuite gagner la faveur de M. Valenod qui, lui, a du crédit auprès de M. de Frilair qui peut obtenir la bourse que je veux. Des problèmes si pratiques se résolvent sans difficulté quand on a une conscience élastique. Le lecteur qui est tenté de protester que les libéraux riches n'ont pas besoin de bourses pour éduquer leurs fils, doit se rappeler qu'en province dépenser, c'est mourir un peu. Il faut aller à Paris pour trouver des riches qui savent vivre sans s'inquiéter des intérêts pécuniaires.

Un des grands tableaux du roman est celui de la visite du roi. Cet événement agissait comme un catalyseur, faisant éclater à Verrières toutes les haines et les ambitions à moitié supprimées par la routine de la vie quotidienne. A cette nouvelle les femmes des

riches libéraux remplissaient le salon de Mme de Rênal prêchant l'union des parties et l'implorant de se servir de son influence auprès de son mari afin de procurer une place aux leurs dans la garde d'honneur du roi. Mais au lieu de satisfaire ainsi la vanité de ces riches bourgeois Mme de Rênal avait l'audace de choisir Julien Sorel. A la vue de ce fils de charpentier habillé d'un uniforme brillant et faisant partie de la garde d'honneur à leur dépens ces fabricants libéraux enragent. Stendhal jouit de cette réaction de leur vanité blessée qui fait ressortir que la seule égalité qu'ils veulent, paraît-il, c'est l'égalité des bourgeois avec les nobles.

> ...le libéralisme de la grande bourgeoisie a été un libéralisme "à sens unique". Sans aller jusqu'à parler de la "liberté" d'opprimer les autres classes", il faut bien reconnaître que sous Louis-Philippe, l'intervention de l'Etat fut constamment repoussée quand elle devait se faire en faveur des ouvriers et sans cesse réclamée pour permettre aux riches de s'enrichir plus encore...19

Quant aux jeunes gens du peuple comme Julien Sorel, des insolents nés "dans la crotte", pour employer la locution d'une bourgeoise, qu'ils restent en bas où ils sont. Voici la philosophie véritable de la majorité des libéraux. Tous les faux dévots ne sont pas dans le parti des "hommes en noir."

Mais il faut se rappeler que ce sont des libéraux riches. Dans le Rouge un petit nombre de libéraux sincères et honnêtes sont pauvres. Parmi eux se trouve Gros, le géomètre, pour lequel Stendhal a pris comme modèle Gabriel Gros, un jacobin convaincu de Grenoble qui lui avait donné des leçons de mathématiques. Il y avait aussi Fouqué, le marchand de bois et grand ami de Julien, qui malgré quelques compromis avec les pouvoirs établis reste essentiellement honnête; et plusieurs autres non nommés. On a déjà vu que les ultras sans principes comme M. Valenod h'hésitaient pas à se servir des libéraux sans principes quand cela leur semblait avantageux. De l'autre côté, c'était les libéraux honnêtes et pauvres qui lors de la destitution de l'abbé Chélan lui offraient des logements. La différence entre les deux est que les fabricants libéraux se hâtaient d'accepter l'appui de Valenod tandis que l'abbé Chélan s'est cru obligé de refuser la charité des libéraux.

Entre ces deux extrêmes de cupidité machiavélique et de probité incorruptible se trouve M. de Rênal, "qui s'est fait marteau pour ne pas être enclume." Il n'invite jamais chez lui les libéraux convertis. Il n'a jamais volé personnellement un sou. Comme il l'a dit, "J'ai tout au plus fermé les yeux." Il

espérait travailler à côté des salauds sans se salir les mains mais Stendhal nous montre l'impossibilité d'une telle combinaison, car à la fin M. de Rênal est laissé sans sa pureté et sans son poste. Comme l'a dit Vautrin dans Le Père Goriot de Balzac:

> Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter; sachez seulement vous bien débarbouiller...[20]

La morale du siècle exige qu'on commette des crimes proprement et c'est un art que M. de Rênal n'a jamais appris. M. Valenod, parce qu'il sait mieux servir les intérêts des autres est déjà baron, et il sera préfet. Le gage du péché n'était donc pas la mort, pendant La Restauration, mais au contraire l'avancement.

Puisque Stendhal dans le Rouge voulait surtout peindre les moeurs politiques il est naturel qu'il ait négligé en grande partie les autres aspects des moeurs. De la vie quotidienne et de la vie en famille Stendhal nous dit très peu, et le peu qu'il dit traite surtout des femmes.

Il aime mettre en contraste les "poupées parisiennes" avec les provinciales qu'il aime mieux à cause de leur naturel. Les aristocrates comme Mme de Rênal, nées en province, élevées chez les religieuses du Sacré-Coeur

et mariées jeunes savent à peine ce que c'est la vie. Elles sont protégées par leur rang, leur sexe et leur mauvaise éducation des laideurs de la vie, des confusions intellectuelles et des préoccupations politiques--hors celle de protéger leurs enfants en cas d'une autre révolution. Quant aux mariages, ce sont des contrats basés sur la raison, sanctifiés par Dieu et la societé et maintenus par l'habitude, les enfants, les intérêts et l'opinion publique. M. de Rênal, par exemple, n'aime sa femme que comme le prolongement de lui-même. Il y est habitué, elle rend sa vie plus confortable, voilà tout. Elle ne l'aime pas non plus mais avant l'arrivée de Julien elle était tout aussi contente que malheureuse dans son ignorance d'une autre façon de vivre. Elle s'imaginait que tous les hommes étaient comme son mari et les autres hommes de Verrières, qui étaient encore moins séduisants que M. de Rênal. C'est justement cette innocence qui la rendait aveugle à la vraie nature de ses sentiments pour Julien. Comme la plupart des femmes provinciales elle ignorait les romans, ce qui, selon Stendhal, permet à l'amour de se développer d'après la nature au lieu de suivre des modèles littéraires.

Si la vie de l'individu en général dépend de l'opinion publique, le sort des femmes est encore plus

à plaindre car leurs maris sont les maîtres de cette opinion. L'unique ressource de la femme est d'user d'adresse pour mener son mari, comme le faisait Mme de Rênal.

> Un mari qui se plaint se couvre de ridicule, chose tous les jours moins dangereuse en France; mais sa femme, s'il ne lui donne pas d'argent, tombe à l'état d'une ouvrière à quinze sous par journée, et encore les bonnes âmes se font-elles un scrupule de l'employer... C'est à coups de mépris public qu'un mari tue sa femme au XIXe siecle; c'est en lui fermant tous les salons.21

Les enfants des Rênal, dont le plus jeune s'appelle Stanislas-Xavier, un nom qui prouve l'attachement de ses parents à Louis XVIII, sont traités avec douceur. Certes leur père, qui a comme tout provincial le sens de la propriété fort développé, devient "rouge de colère" si un de ses fils met un soulier humide sur son beau parquet en bois de couleur, mais il ne les bat jamais. C'est une des choses qui a le plus impressionné Julien, habitué comme il l'était à recevoir des coups journaliers de son paysan de père.

Les distractions étaient rares pour ces gens riches et nobles. Pour les hommes il y avait le Casino de Verrières où les gentilshommes se réunissaient pour jouer au billard, pour parler politique et pour se

moquer des maris cocus; pour les femmes il y avait leurs enfants, leurs amies et les cérémonies religieuses; pour tous il y avait les promenades et les scandales. On s'ennuyait horriblement quand il n'y avait pas quelque événement exceptionnel comme une mission, un procés intéressant, un crime passionnel, une élection ou la visite d'un personnage important pour fournir aux habitants une diversion et un sujet différent de conversation.

Il est intéressant de noter la différence dans la réaction psychologique des nobles et des bourgeois au sujet de la présence de Julien dans la garde d'honneur. Les libéraux riches ne voyaient dans cette haute inconvenance qu'ils attribuaient uniquement au maire qu'une insulte faite aux leurs, tandis que la société noble, n'étant pas aveuglés comme les bourgeois par la vanité blessée raisonnait mieux. Les spéculations sur les relations entre Mme de Rênal et le précepteur de ses enfants datèrent de cette époque.

Les circonstances de sa vie ainsi que ses goûts aristocratiques ont empêché Stendhal d'avoir une connaissance profonde des gens du peuple. Comme il l'a dit dans Henry Brulard:

> ...j'aime le peuple, je déteste les oppresseurs, mais ce serait pour moi un supplice de tous les instants que de vivre avec le peuple.22

Il est donc naturel que l'action du roman ait lieu dans un milieu bourgeois ou aristocratique. Des personnages des basses classes le mieux dessiné est le père Sorel. C'est un dauphinois, fin, brutal et avare. Très intelligent, quoique illettré ce paysan a su l'emporter sur M. de Rênal dans une affaire de propriété. C'est un incident qui illustre bien une des théories favorites de Stendhal, qu'on peut nommer la loi du besoin supérieur. D'après cette théorie celui qui a le plus besoin d'une chose l'emportera à la longue sur son adversaire. Le père Sorel avait également la finesse de voir combien était fort le désir de M. de Rênal d'avoir son fils Julien chez-lui. Le paysan cachait donc sa joie de se débarasser de ce vaurien qui voulait toujours lire au lieu de travailler. Il forçait le maire à accepter les conditions financières qu'il voulait lui imposer. Julien, au contraire, était indifférent à l'argent et voulait s'assurer seulement qu'il serait traité avec respect et pas comme un domestique, mais Julien n'est pas du tout un paysan typique.

Dans cette société les lignes de séparation entre les classes restaient distinctes non seulement à cause des nobles qui voulaient protéger leurs privilèges mais plus peut-être à cause de l'attitude des autres classes sociales. On jalousait moins M. de Rênal par

exemple que M. Valenod parce que après tout le maire "était noble et fait pour la supériorité," tandis que Valenod sortait d'un milieu encore plus humble que le leur. Ce qui montre qu'ici comme partout les hommes acceptent mieux une vieille tyrannie à laquelle ils sont habitués, qu'une nouvelle qui ne semble pas être dans l'ordre naturel des choses. Les domestiques des Rênal, s'ils ne les aiment pas, sont du moins respectueux tandis que les domestiques des Valenod semblent cacher à peine leur mépris pour cette richesse volée et de mauvais goût que leurs maîtres étalaient sans honte, sans même s'apercevoir du dégoût des autres. Pendant le dîner en l'honneur de Julien un domestique casse un verre vert à pied et Mme Valenod, une femme plus ridicule que détestable, lui fait une scène épouvantable devant ses invités pour avoir ainsi "dépareillé une de ses douzaines." L'insolence avec laquelle il osait lui répondre est une indication du peu de respect qu'avaient ces gens pour leurs maîtres.

Les domestiques en effet sont les juges les plus sévères des individus qui sont sortis d'une classe pour monter à une supérieure. Le premier soin de M. de Rênal lors de l'arrivée de Julien était de l'habiller convenablement pour le faire respecter des domestiques.

Au dîner chez les Rênal où Julien a impressionné toute la famille ainsi que MM. Valenod et de Maugiron au point où ils lui donnaient le titre de monsieur, Stendhal, pour montrer toute l'étendue de son succès, ajoute: "...les domestiques eux-mêmes n'osèrent pas le lui refuser." La psychologie des gens du peuple en général reste celle des esclaves.. Cette phychologie négative faisait qu'au lieu d'être encouragés par la vue de quelqu'un qui avait monté l'échelle sociale ils en éprouvaient du ressentiment. Au lieu de se dire, moi aussi je vais monter, ils criaient, faites-le descendre. Dans un individu de leur classe, ils ne voyaient d'habitude qu'un égal, injustement mis en dessus d'eux.

Dans le cas de Julien et de Mme de Rênal nous voyons qu'il y a une muraille entre les classes que le plus vif amour et la plus belle éducation ne peuvent franchir que par instants. Un jour, quand Julien s'oublie et commence à lui parler de sa nostalgie des jours de Napoléon, il voit un soudain changement d'expression de tendre et amoureuse elle devient froide. Pourquoi? Parce que sa sensibilité d'aristocrate était choquée par cette façon de penser qui lui "semblait convenir à un domestique." Julien sauve la situation en disant qu'il répète seulement les idées de son ami Fouqué et se fait ensuite cette observation juste.

"Elle est bonne et douce, son goût pour moi est vif, mais elle a été élevée dans le camp ennemi."23

Un détail qui montre la peur des aristocrates est la mention d'une société secrète. Les hommes de la ville, sans distinction de classe, se rendent le dernier vendredi du mois à l'église, où tous, maîtres et domestiques, se tutoient. "C'est une institution fort salutaire, dit Mme de Rênal, nous payons vingt francs par domestiques afin qu'un jour ils ne nous égorgent pas."

Il n'y a qu'un trait commun à toutes les classes, c'est le sentiment de la propriété. On le voit chez M. de Rênal, chez l'abbé de Frilair, chez les époux Valenod, chez Fouqué, chez le père Sorel, chez tous donc sauf chez un petit nombre de prêtres jansénistes, chez quelques libéraux pauvres et chez les héros stendhaliens. Cette passion de la propriété, si naturelle chez les gens qui vivent près de la terre était un des éléments les plus forts dans le caractère de Chérubin Beyle. On comprend donc, pourquoi cet aspect du campagnard est présenté avec une ironie moqueuse. Néammoins c'est à cause de sa compréhension personnelle de cet amour de la terre, qui devient parfois une dangereuse manie que Beyle a pu écrire cette scène touchante où Fouqué rend visite à Julien dans sa cellule avec le projet de vendre toutes ses propriétés pour séduire le geôlier et faire échapper

son ami. Le jeune Sorel, très sensible à l'énormité de ce sacrifice se dit qu'aucun des jeunes gens élégants de Paris ne serait capable d'une aussi belle action. L'amitié de province est assurément supérieure à celle de la capitale. Peu lui importait à ce moment les fautes de français et les gestes communs de son camarade. Ici on voit encore une fois l'attitude équivoque de Stendhal devant la vie de province. D'un côté il la déteste, de l'autre il y distingue de grandes vertus qui n'existent pas ailleurs.

S'il fallait choisir dans ce roman une seule conversation pour illustrer le grand tableau de la société qu'on y trouve ce serait la conversation qui a lieu entre Falcoz, l'ancien ami de M. de Rênal et un admirateur de Napoléon et M. de Saint-Giraud, le frère de celui du même nom qui figurait dans l'histoire de la maison à louer. Falcoz regrette les beaux jours de Napoléon mais Saint-Giraud blâme l'empereur pour beaucoup des malheurs de la France. C'est Napoléon proteste-t-il qui a ramené au pouvoir les Rênal et les Chélan qui ont été maintenant remplacés par les Valenod et les Frilair. Saint-Giraud, comme Stendhal lui-même, voulait vivre sans empoisonner sa vie par des haines politiques; il ne voulait pas entendre parler politique, il n'est d'aucun parti et il n'est abonné

à aucun journal. Pour conserver cette neutralité, il est allé s'établir à la campagne. Quelle déception! On n'y permet pas le neutralisme. Saint-Giraud veut bien donner son argent aux pauvres mais refuse de le donner à des associations pieuses. Le vicaire devient son ennemi. Les ultras le détestent et les dévots le considèrent comme un impie. Aux processions des Rogations on ne bénit plus ses champs, une vieille dévote le blâme pour la mort d'une vache, et on empoisonne ses poissons. Il perd toujours ses procés parce que le juge de paix craint de perdre sa place. Sans la protection du vicaire ou du chef des libéraux tous l'attaquaient. Pour avoir quelque appui il se fait libéral, mais quand il refuse de voter pour le candidat libéral, qu'il connaît trop, eux-aussi commencent à le persécuter et sa vie devient intolérable. Il quitte donc "cet enfer d'hypocrisie".

> ...pour chercher la solitude et la paix champêtre au seul lieu où elles existent en France, dans un quatrième étage, donnant sur les Champs-Elysées.24

Cette histoire des malheurs de M. de Saint-Giraud rassemble tous les éléments essentiels de la peinture des moeurs dans le "Rouge et le Noir"; la tyrannie de l'opinion, la corruption de la justice, l'ignorance des campagnards, le manque de probité chez les libéraux ainsi que chez les ultras et l'influence poli-

tique d'un clergé vendu qui régnait sur une aristocratie peureuse et égoiste et un peuple ignare et superstitieux.

Les limites de cette étude ne permettent pas un examen des points communs entre Stendhal et Molière mais il convient de dire que ce grand satiriste des moeurs tant admiré de Stendhal est aussi présent dans l'art et la psychologie du roman stendhalien que Napoléon est présent dans le domaine historique. Mais si Stendhal a une face tournée vers le passé et le classicisme l'autre est tournée vers l'avenir.

On pourrait dire que dans le Rouge la société devient presque un personnage avec une personnalité à elle. Sournoise, malveillante, malfaisante, corrompue, forte et omni-présente, elle est "le traître" de ce roman. Molière aussi montrait l'influence du milieu sur l'homme mais pour lui l'individu restait au centre de l'univers, grand, libre et responsable. Stendhal, au contraire (c'est là un des aspects de sa modernité) malgré son culte de l'individu, voit mal l'homme en soi séparé de la société dont il est le fruit. En cela il est très près du vingtième siècle où l'homme est devenu petit, esclave du milieu et non-responsable. Comme le dit M. Aragon, Julien Sorel est

un Tartuffe qui ne porte pas la responsabilité de ses actions, parce qu'il n'est que le résultat de son hérédité et de son milieu.[25] Ce roman, dit M. Aragon, n'est pas le procès de Julien Sorel mais celui de la société. Pour nous, nous croyons que c'est le procès des deux, mais que Stendhal est l'avocat qui défend Julien et celui qui accuse la société. Ses lecteurs devaient être juges. L'opinion de l'auteur est évidente, le jeune héros si pareil à son créateur est innocent, la société, coupable.

CHAPITRE III

Lamiel, cette ébauche d'un roman jamais achevé est une sorte de reprise du Rouge écrite entre les années 1839 et 1842. L'action est située dans le petit village de Carville en Normandie où les habitants sont, d'après Stendhal, fins et calculateurs comme les Dauphinois. Pour simplifier le parallèlisme qui existe, disons que la jeune fille Lamiel remplace Julien, que l'abbé Du Saillard est une combinaison de Maslon et de Frilair, et que le docteur Sansfin, malgré certaines profondes différences de caractère remplit les fonctions d'un Valenod. Cette fois il s'agit d'un Valenod bossu, plus fin, ayant reçu une bonne éducation et poussé par sa vanité d'homme constamment blessé par les plaisanteries des villageoises. L'action de la première partie du roman, c'est-à-dire toutes les scènes qui se passent en province, a lieu avant la révolution de 1830, et semble donc appartenir au même tableau de moeurs que le Rouge. Il serait logique qu'il en fût ainsi mais ce n'est pas vrai. D'abord les détails de l'étude de moeurs sont beaucoup moins nombreux que dans Le Rouge et le Noir mais ce qui est important c'est que le ton de Lamiel est complètement différent et se rattache

mieux à celui du Lucien Leuwen. Une analyse psychologique sommaire suffit à nous révéler pourquoi.

La rédaction du Rouge a eu lieu en 1829 pendant une période très difficile pour Stendhal. Non seulement il se trouvait dans une situation économique très difficile, mais aussi il commençait à désespérer de voir jamais remplacé le gouvernement abhorré des Bourbons. Par "jamais" il faut comprendre: à temps pour s'en réjouir et pour en profiter lui-même parce que Stendhal n'a jamais cessé de croire que tôt ou tard un peuple qui avait une fois respiré l'air enivrant de la liberté se soulèverait contre cette tyrannie imposée par les armes et maintenue par la terreur. Ajoutez aux difficultés financières et au dégoût patriotique de Stendhal un malheur sentimental (sa maîtresse Alberthe de Rubempré, l'a abandonné pour son ami le baron de Mareste) et vous n'aurez aucun mal à comprendre que la dépression mentale de notre auteur ne devait pas le rendre complaisant pour cette société de la Restauration qu'il admirait si peu. Le Rouge est, comme le dit M. Aragon, "une oeuvre qui prenait parti...dans le moment de la bataille..."[1]. Dans Lamiel les événements qui se passent à la veille des Journées de Juillet sont décrits rétrospectivement. Par le ton en général et par la description des ultras

en particulier, ce roman ressemble à Lucien Leuwen où les aristocrates légitimistes, probablement parce qu'ils n'ont plus de pouvoir, sont présentés sous une lumière plus indulgente.

Les renseignements qu'il nous donne sur les moeurs dans Lamiel ne sont pas suffisamment nombreux pour justifier un chapitre séparé; nous les insérons donc ici où ils peuvent nous servir de pont chronologique et psychologique pour réunir les deux romans d'importance majeure.

Le tableau des moeurs politiques quoique moins complet est essentiellement le même que celui du Rouge: les méchants prospèrent, les honnêtes gens sont destitués et taut homme d'esprit est suspect.

Mme de Moissens est un excellent exemple de cette noblesse qui ne sait pas raisonner. Pour elle, la révolution de 1789 et Voltaire ne sont pas des "choses odieuses" mais des choses "non avenues." Louis XVIII même était pour elle un "jacobin détestable." Exilée en Angleterre avec les Bourbons, rentrée en 1815, elle avait passé sa vie à attendre la mort de son beau-père pour devenir duchesse. Mme de Moissens "voyait toutes choses du point de vue d'une duchesse, et encore dont les aïeux ont été aux croisades." Quand le Faubourg Saint-Germain refusait de lui rendre les égards d'une duchesse alors qu'elle n'était encore qu'une simple

marquise elle a quitté Paris, pour s'enterrer dans son domaine, apportant tous ses effets, y compris sa vanité blessée. Sa hauteur a éloigné la noblesse de la province entière et elle vit dans une solitude triste et ennuyeuse.

S'il y a une erreur, semble dire Stendhal, qui a fatalement amené la ruine des aristocrates, c'est leur incapacité de faire face à la réalité. Ils sont le plus souvent courageux devant le danger personnel, comme l'est la duchesse de Moissens quand elle croit que la révolution recommence, mais cela ne suffit pas.

Mme de Moissens est si habituée à cette morale élevée exprimée dans la maxime "chacun pour soi" qu'elle est incapable de comprendre le sens éthique de M. de Bermude, le sous-préfet destitué pour n'avoir pas influencé les élections suivant les ordres de son ministre. Cette indépendance de jugement, cette action évidemment contre son intérêt personnel, ne révèlent rien à la duchesse sauf une absence complète du sens commun et des prétentions morales qui conviennent peu à quelqu'un de sa classe. "Voilà ce qui arrivera toujours à tous ces petis bourgeois qui veulent faire les Romains," dit-elle. La duchesse se laisse mener par l'abbé Du Saillard et plus tard par le docteur

Sansfin. Tous deux luttent pour avoir le privilège de la diriger, car malgré sa tête vide, la protection de son nom et de sa fortune est presque indispensable à l'homme du tiers-état qui veut faire sa place au soleil. Fédor, le fils unique de la duchesse, ressemble à sa mère en ce sens qu'il est sans esprit et se laisse mener par son valet.

La duchesse, aussi bien que toutes les autres familles nobles, vit dans la crainte perpétuelle d'une révolte des jacobins unis au bonapartistes. On préparait alors, dit Stendhal, les Ordonnances de Juillet "dont bien des châteaux de Normandie avaient le secret." Si cela est vrai, leur peur était bien fondée car les Ordonnances, qui en effet annullaient presque tous les droits acquis par la Révolution de 1789, étaient le détonateur d'une explosion limitée qui aurait été sans doute suivie d'une conflagration générale sans l'exil immédiat et volontaire de Charles X.

Les Hautemare, qui sont les parents adoptifs de Lamiel, sont entièrement à la disposition de l'abbé Du Saillard, qui est l'auteur de leur modeste fortune. M. Hautemare est le bedeau, et aussi le maître d'école de la localité. Les élèves "depremière classe"

paient cinq francs au lieu de quatre pour le privilège de s'asseoir surles bancs de bois garnis de tapisserie. D'abord il y avait peu d'élèves depremière classe, mais quand leurs mères apprennent qu'il y aura une distribution de prix au château de la duchesse et qu'on donnera aux parents des enfants de première classe des places privilégiées, presque tous se hâtent pour payer le petit supplément nécessaire.

Les Hautemare s'obstinent à appeler Lamiel leur nièce quand en réalité c'est une enfant prise à l'hospice. Aujourd'hui adopter une orpheline serait l'objet d'une approbation générale, mais alors cela était blâmé par tous les habitants de Carville. Deshériter le neveu de M. Hautemare, père d'une famille nombreuse, au profit de cette fille de rien, leur paraissait une trahison presque criminelle.

Les Hautemare sont des gens stupides et petitement religieux. Le principal mérite de M. Hautemare est que ce bedeau est indipensable au curé, car il sait fairedes miracles auquels il est lepremier à croire. Pour lui, ainsi que pour sa femme, tous les péchés ont une importance égale; manquer à la messe de dimancheou commettre un assasinat, faire gras le vendredi ou être adultère. Voilà pourquoi Lamiel, qui a l'esprit éveillé, ne peut pas croire à leur

morale. On se demande si une éducation religieuse pareille à celle que Lamiel a reçue n'est pas à la base de l'incroyance de nombreux jeunes gens de cette époque, y compris celle de Stendhal lui-même, cela d'autant plus qu'on trouve chez les Hautemare des traits qui rappellent Chérubin et Séraphie. Les Hautemare ne parlent que de péchés et de devoirs à la pauvre Lamiel, et le bedeau, quoique maître d'école, répète souvent cette maxime du curé: "Ce sont les livres qui ont perdu la France."

Les domestiques dans Lamiel ont l'air d'être beaucoup plus indépendants qu'ils ne l'étaient dans le Rouge. La duchesse de Moissens est obligée de payer à son cuisinier un supplément de dix francs par tête si elle invite des gens à dîner. Ce manque de respect pour sa position élevée est visible même chez les Hautemare qui, devenus riches et prétentieux par la protection de Du Saillard, osent presque traiter la duchesse d'égal à égal. La discussion des conditions qui a lieu entre le bedeau et la duchesse avant que Lamiel n'ait l'autorisation d'aller au château comme lectrice de madame, ressemble beaucoup au marché entre le père Sorel et M. de Rênal quand celui-ci voulait obtenir les services de Julien comme précepteur. Mais le père Sorel n'aurait jamais pu s'opposer ouvertement aux désirs

du maire comme le font les Hautemare quand ils apprennent, on ne sait comment, que la duchesse a envoyé une lettre à son fils, étudiant à l'école Polytechnique à Paris, exigeant son retour immédiat. La duchesse lui fait comprendre qu'elle est malade, mais en réalité elle ne veut pas que le jeune Fédor s'expose à des dangers lors des émeutes à Paris. Le bedeau, encouragé par sa femme qui voit dans l'arrivée prochaine du jeune duc un danger à la vertu de leur nièce, ose réveiller le château entier pour ramener Lamiel chez-lui. M. Hautemare parle insolemment à la duchesse et même la menace de venir avec ses amis pour prendre sa nièce par force si Mme de Moissens ne cède pas à son désir. Terrifiée et insultée par cette insolence la duchesse se dit, "la conspiration de Paris a perverti jusqu'à ce village." Cette noble dame cache sa propre indignation pour ménager la colère du bedeau parce qu'elle a peur, sachant qu'il a du crédit auprès de la canaille. Elle croit en effet que cette réaction inouie de la part d'Hautemare est le résultat d'une révolution déjà commencée, et reprénant son sang froid d'aristocrate, elle se hâte d'arranger les derniers détails d'une fuite dont les principaux préparatifs sont faits depuis longtemps. Elle prend les bijoux qu'elle avait cachés et la calèche sans blason avec

l'idée d'aller au Havre d'où elle pourrait gagner facilement l'Angleterre en cas de nécessité.

Le docteur Sansfin est un exemple de l'homme amoral, parfaitement ajusté à son milieu. Quand Sansfin décide de se consacrer à une carrière politique, il est capable d'anlyser le problème sans illusions et de suivre ensuite la politique dictée par sa raison sans être troublé par le bagage encombrant de croyances morales. Que faut-il pour être élu député? Trois choses, selon Sansfin. D'abord une voix à Paris pour "répondre de lui à la bonne compagnie", donc il lui faut s'emparer de l'esprit de la duchesse et ensuite la pousser à s'établir à Paris où elle aurait le "salon considéré" dont il a besoin. Puis savoir un peu d'économie politique et les titres de "quelques centaines d'ordonnances administratives" et donc il lui faut étudier un peu. Et enfin, la faveur de M. le cardinal archévêque qui saura lui donner la protection de la Congrégation qui est indispensable. Donc, il faut séduire Son Eminence et en même temps détruire le crédit de M. Du Saillard, son ennemi, auprès de cet auguste personnage. L'état incomplet du roman ne nous permet, malheureusement pas de suivre la carrière de Sansfin jusqu'au point où elle serait couronnée d'un succès entier. Il suffit de dire qu'à la fin

il est sur le bon chemin.

Les quelques remarques que nous venons de faire sont presque les seules qui, à cause de leur caractère un peu distinct, nous semblent mériter un traitement séparé. Les autres observations qui s'appliquent aussi bien à la vie après 1830 seront incorporées à l'étude de Lucien Leuwen, qui présente un vaste tableau de la vie française sous la Monarchie Bourgeoise et constitue le "pièce de résistance" de ce troisième chapitre.

Lucien Leuwen est l'histoire d'un jeune bourgeois à l'âme élevée, fils unique d'un des plus riches industriels de Paris, et de son éducation dans le monde social, militaire, bureaucratique et financier à l'époque de la Monarchie de Juillet. Les parties du roman qui s'appliquent à notre étude sont; la première partie, presque entièrement consacrée à la peinture des moeurs de province, et à peu près le tiers de la deuxième partie, où l'auteur traite en détail des moeurs électorales. Dans la première partie Lucien Leuwen est un jeune sous-lieutenant au 27^{e} Lanciers qui tient garnison à Nancy, dans la deuxième il est fonctionnaire dans le ministère de l'Intérieur; il a été envoyé en province pour manipuler plusieurs élections en faveur des candidats du gouvernement.

Dans ce troisième chapitre nous discuterons presque exclusivement les moeurs de province comme on les voit à Nancy, car la vie à Caen et à Champagnier, où Lucien ne passe qu'un temps très court, est observée sous une lumière particulière, et hormis les moeurs électorales, qui seront étudiés dans notre quatrième et dernier chapitre, les manières qu'on y voit n'offrent rien de différent de celles de Nancy. Il faut mentionner que Stendhal n'a passé que deux heures à Nancy et que sa description de la ville est donc inexacte; de plus sa peinture du caractère nancéen est fantaisiste. Stendhal s'occupe presque entièrement de la peinture de la noblesse. Les nobles présentés sont presque tous des ultras; quelques-uns étant de vrais provinciaux, d'autres étant des nobles de cour, ou des militaires, qui avaient cru devoir se retirer complètement de la vie nationale après la Révolution de Juillet. Tous souffrent de la vie vide et étroite qu'ils mènent; malheureux, ennuyés, ils haissent car la haine et la vengeance sont deux passions qui distraient. La description de cette société très fermée, qui s'ouvre difficilement aux étrangers, est peut-être le seul trait caractéristique de la société nancéene. Outre cela, nous sommes toujours à Grenoble.

En étudiant cette peinture de moeurs faite par Stendhal on est parfois tenté de se dire, c'est trop,

il exagère, ce sont des caricatures. C'est pour se défendre contre cette possibilité, qu'il a prévue, que Stendhal a écrit dans un de ses testaments:

> ..prier M. Ph. Chasles de corriger le style, de supprimer des redites mais de laisser les extravagances.. J'ai copié les personnages et les faits d'après nature, et j'ai constamment "affaibli."[2]

Il y a dans Lucien Leuwen une telle richesse de renseignements sur la vie de l'époque que cette étude reste très superficielle. Ce roman, rédigé en dix mois (de mai 1834 à mars 1835) devait être, selon le plan de Stendhal, une sorte de triptique comprenant un panorama de la vie française en province, à Paris et à l'étranger. La troisième partie du roman nous manque, mais les deux parties achevées ont une valeur indépendante de la troisième et sont infiniment supérieures à Lamiel, qui est à peine l'ébauche d'un roman.

En lisant Lucien Leuwen immédiatement après le Rouge on est frappé par trois changements dans le cadre politique: premièrement, par le fractionnement du parti ultra qui avant 1830 comprenait toute la noblesse et quelques bourgeois ambitieux ou pieux; deuxièmement, par le pouvoir énorme et officiel des riches bourgeois qui sont en effet les maîtres du gouvernement; troisièmement, par l'apparence des libéraux

qui, sortis de leurs cachettes ou de leurs prisons, commencent à faire entendre leur voix.

A cette époque le roi légitime, Charles X, vit exilé en Autriche. A sa mort en 1836 son petit-fils, le jeune comte de Chambord le fils posthume du duc de Berry, souvent appelé "l'enfant du miracle," est l'unique hèritier de la ligne aînée des Bourbons, Ainsi nous voyons le ministre de l'Intérieur donner le conseil suivant à Lucien lors de sa mission électorale en province:

> "Ménager l'ancienne noblesse et le clergé... entre eux et nous il n'y a que la vie d'un enfant... mais aucune pitié pour le républicain, surtout s'il est jeune, ayant une bonne éducation et sans argent."3

Le roman commence avec la mention de l'Ecole Polytechnique dont Lucien Leuwen avait été chassé pour avoir pris part aux combats dans les rues pendant l'émeute de juin 1834, quand soixante étudiants, malgré des ordres contraires, avaient accompagné le cortège du général Lamarque. Cette école restait un centre de sentiment républicain, même sous la Restauration; les sentiments politiques des jeunes polytechnicients, même de ceux de la noblesse, étaient assez connus pour que la duchesse de Moissens dans Lamiel ait voulu faire revenir son fils en province quand elle craignait

de le voir en danger à cause de la situation politique. Un des problèmes du jeune Leuwen, qui vent se faire accepter par les gens riches et nobles de Nancy, est de garder secret son passé républicain. Pour se protéger contre l'accusation possible de républicanisme il achète un beau portrait de Louis-Philippe à cheval qu'il place au dessus de sa commode à la place d'honneur.

Nancy est le chef lieu d'un département dans la Lorraine qui comptait à cette époque 18,000 habitants (390 électeurs), non compris la garnison. Il y a dans la ville trente-six républicains avérés dont un seul est vraiment habile, intelligent et sincère. C'est M. Gauthier, le rédacteur pauvre de "l'Aurore", le journal des libéraux.

Lors de l'avénement de Louis-Philippe de nombreux nobles légitimistes se sont exilés d'eux mêmes sur leurs terres, où ils refusaient de prêter serment à Louis-Philippe, comme le gouvernement l'exigeait de tous ceux qui voulaient voter aux élections. Nous trouvons donc à Nancy une société aristocratique plus organisée, plus nombreuse et, du point de vue psychologique, assez différente de celle qui était présentée dans le Rouge et dans Lamiel. Ces nobles forment une sorte de gouvernement à l'intérieur du gouvernement. M. de Pontlevé, le commissaire du roi en

Alsace, Franche-Comté et Lorraine, est le chef titulaire de ce groupe de légitimistes, mais le pouvoir réel est partagé entre M. Poirier, un bourgeois opportuniste, et un grand-vicaire intrigant, le jésuite M. Rey. Le préfet et le colonel, les deux représentants du gouvernement actuel ne comptent pour rien dans Nancy. Aucun fonctionnaire n'est admis chez les puissants de la ville. Le préfet est réduit à passer ses soirées chez une épicière et le colonel, plus orgueilleux, reste chez-lui.

Dans ce roman Stendhal peint en traits appuyés la vie de ces aristocrates pour lesquels il semble avoir des sentiments mélangés. Il n'a jamais critiqué la noblesse avec le mépris qu'il réserve aux riches bourgeois mais dans Lucien Leuwen il en fait ce qui nous semble être un portrait extrêmement juste. C'est peut-être parce que, à ses yeux, ces gens ne sont alors plus dangereux. Ils ne contrôlent plus le gouvernement et Stendhal ne peut donc les blâmer pour les malheurs et les injustices politiques. Quelle qu'en soit la raison, grâce à son équité, à son équilibre et à la richesse des détails ce portrait des moeurs de la noblesse de Lorraine nous semble supérieur à tous les autres efforts de Stendhal dans ce genre. On a souvent fait remarquer qu'il avait très peu

fréquenté les salons de la haute noblesse tandis qu'il avait une connaissance personnelle approfondie des moeurs bourgeoises. Ses commentateurs semblent s'accorder à dire que son portrait des bourgeois est plus digne de confiance que celui des aristocrates. Opinion logique àpriori mais fausse à notre avis car, s'il n'a guère fréquenté la noblesse de province, à Paris il était bien reçu dans certains milieux aristocratiques. Malgré ses connaissances personnelles, ou peut-être à cause d'elles, le portrait de la noblesse nous semble plus juste que celui de la bourgeoisie. C'est une opinion que nous ne pouvons pas prouver mais qui nous semble plus d'accord avec ce que nous savons de la vie, des goûts, et de la psychologie de Stendhal qui, comme étant de romantiques était violemment prévenu contre tout ce qui était bourgeois et qui, par conséquent ne pouvait être complètement objectif dans ses peintures de cette classe.

La société aristocratique de Nancy vit séparée des autres habitants de la ville et possède des convenances et des croyances particulières. On évitait d'y parler de Louis-Philippe, mais quand c'était absolument nécessaire on l'appelait "le duc d'Orléans." Ces gens refusaient en effet de reconnaître qu'il y

avait un autre gouvernement en France que celui qui était exilé en Autriche. Condamnés à l'oisiveté, certains parce qu'ils n'avaient terres et d'autres parce que, ayant un domaine il leur manquait l'intelligence et l'industrie pour le faire valoir, ces nobles vivaient tournés vers le passé. Les jeunes gens étaient peut-être les plus à plaindre, car peu d'entre eux avaient la chance de ce jeune officier qui fonda à cette époque une modeste affaire en caoutchouc qui un jour répandrait dans le monde entier le nom de Michelin.[4] Quelques officiers royalistes étaient restés dans leurs régiments, mais la plupart avaient refusé de servir l'usurpateur et s'étaient retirés à la campagne. Stendhal décrit la vie malheureuse qu'ils y menaient dans son portrait des frères Roller, Ludwig, Segismonde et André.

Ces trois officiers de cavalerie, démissionnaires après 1830, avaient pour toute fortune leurs appointements. Ils sont réduits à ne plus avoir qu'un cheval pour eux trois et n'ont plus l'espoir de devenir maréchal de France comme le trisaïeul d'une de leurs grand-mères. Ils ne sortent de leur apathie que pour se battre en duel. Autrement on les voit devant le café, s'amusant à prendre sous le menton les jeunes

paysannes, à effeuiller les branches des tilleuls et à donner des coups de cravaches dans les chaises placées devant la porte des cafés. Souvent gris, malheureux et méchants à cause de leur oisiveté forcée, ils désirent la guerre par-dessus tout. Ce sont des danseurs infatigables aux fêtes, mais leur conversation est limitée car "parler guerre et cheval (sont) les deux seules choses avec la peinture à l'aquarelle sur lesquelles la province permette à un bon gentilhomme d'avoir quelque instruction;..."M. de Lanfort au contraire ne regrette nullement la révolution de 1830 qui lui a donné l'occasion de quitter un métier qui lui était désagréable. Il aurait préféré le règne de Louis XIV où un officier passait son temps à la cour dans une société amusante et "n'était avec les soldats que pour les conduire au feu et accrocher de la gloire s'il y en avait." La conversation de M. de Lanfort n'est pas aussi plate qu'elle l'est d'habitude à la campagne, et il est un des quelques provinciaux mentionnés par Stendhal qui ne parlent pas trop haut. Ce sont deux défauts provinciaux sur lesquels Stendhal a insisté dans ses romans. "C'est souvent par la force de ses poumons, dit Stendhal, que le provincial s'emporte sur son adversaire et le fait taire. L'ultra de province est d'après Stendhal, "à l'état de nature."

> C'est une espèce terrible, bruyante injuriante, accoutumée à n'être jamais contredite, parlant trois quarts d'heure avec la même phrase. Les ultras les plus insupportables de Paris, ceux qui font déserter le salon de Mme Grandet, ici seraient des gens de bonne compagnie, modérés, parlant d'un ton de voix convenable.[5]

Parmi les jeunes de cette société se trouve M. de Sanréal qui est ennuyeux et malpoli mais on le lui pardonne parce qu'il est le plus riche des propriétaires de la province. "En province tout est permis à un homme riche et non marié." De tous ces jeunes gens le plus charmant est M. d'Antin qui avait été chassé de Paris pour des plaisanteries sur Louis-Philippe. C'est un homme insouciant de l'avenir qui ne demande qu'à s'amuser et à jouer son rôle de gentilhomme jusqu'à la fin. Son caractère est une autre incarnation de la philosophie exprimée dans les mots "après moi le déluge."

Il y a un violent contraste entre les personnages aristocrates d'un âge mûr. Le vieux M. de Serpierre, avec sa famille nombreuse de filles à marier, est une figure patriarcale. Il appartient à la noblesse appauvrie. Si son salon est bien meublé, il est mal éclairé et les laquais sont mal vêtus. A l'exception de la mère, qui est aigre et dévote, c'est une famille charmante. Le père, vieillard de soixante-douze ans,

avec ses cheveux blancs et la croix de Saint-Louis suspendue à un long ruban, a des manières distinguées mais simples. Cette absence d'affectation, il la partage avec ses filles dont le manque de prétentions est rare en province. Les quelques scènes du roman où la vie de famille est décrite se passent toutes chez les Serpierre et ne sont donc utiles à notre étude car cette famille, comme l'abbé Chélan dans Le Rouge, appartient au siècle précédent. C'est une race en train de disparaître et dont les moeurs des années 183- favorisaient l'extinction. Les demoiselles de Serpierre par exemple, si supérieures à la vaste majorité des jeunes filles nobles ne sont ni riches ni belles. Où donc leur trouver un mari? Leur mère souhaite marier Mlle Théodélinde à Lucien qui n'est pas noble mais qui est riche; ce qui prouve qu'un bourgeois riche est assez aristocrate pour épouser une fille de famille noble quoique pauvre, mais jamais assez aristocrate pour épouser une héritière noble comme Mme de Chasteller qu'il aime. Le père de celle-ci, le marquis de Pontlevé, a un caractère radicalement différent de celui de M. de Serpierre. Il est lâche, hypocrite et disposé à nuire à sa propre fille plutôt que de faire le moindre sacrifice lui-même. Mme de Chasteller, la jeune veuve d'un général enrichi sous Charles X, s'ennuie en province

et veut retourner à Paris. Son père, qui lui loue le premier étage de son hôtel à un prix très supérieur à sa valeur, s'oppose à son départ parce qu'elle est riche et le marquis veut pouvoir mettre la main sur ses rentes en cas de révolutions. Pendant la première émigration il était relieur à Hambourg et il ne veut pas l'être de nouveau. Ce noble marquis ne voit plus son fils unique car il a prêté serment à Louis-Philippe et il ne permettrait jamais un mariage entre sa fille et un bourgeois.

Le marquis de Puylaurens, qui porte une queue et des cheveux poudrés pour mieux afficher ses principes politiques, exprime bien les sentiments d'un monarchiste désabusé mais orthodoxe:

> Est-ce la faute de la légitimité si le légitime est un imbécile? Est-ce que mon fermier sera dégagé du devoir de me payer le prix de sa ferme parce que je suis un sot ou un ingrat?[6]

Ce vieillard a toutes les préventions de sa classe et toute sa passion aveugle pour combattre les idées libérales en se servant de la religion en général et des jésuites en particulier. Comme la plupart des aristocrates il parle comme si "eux seuls existaient au monde."

Le désintéressement devait être très rare car on se souvient que dans le Rouge les meilleurs amis de l'honnête abbé Pirard jugeaient ses protestations de probité.

non seulement fausses mais d'un ridicule déshonorant. Personne donc n'aurait songé à reprocher à ces nobles leur égoisme qui semblait être dans l'ordre naturel des choses.

> Un homme naît duc, millionnaire, pair de France; ce n'est pas à lui à examiner si sa position est conforme ou non à la vertu, au bonheur général et autres belles choses. Elle est bonne, cette position; donc il doit tout faire pour la soutenir et l'améliorer, autrement l'opinion le méprise comme un lâche ou un sot.

Il y a quand même quelques libéraux parmi les jeunes nobles de province, ce qui horrifie un préfet qui s'appelle Riquebourg. "Quel manque de loyauté, dit-il, envers le gouvernement qui protège leurs intérêts."

Les dames avaient une influence considérable dans ce monde fermé et l'opinion des plus vieilles et des plus nobles décidait souvent du sort social des individus. La comtesse de Commercy, par exemple, constitue à elle seule une sorte de commité qui décide du destin social de Lucien Leuwen. Parfaitement polie et sans prétentions cette grande dame est, comme le dit Lucien, "un débris du siècle de la politesse" Elle est gagnée à la cause de Lucien parce qu"il a des manières distinguées et parce qu'il pense bien." En vérité notre héros ne pense pas bien; il est républicain, mais comme Julien Sorel il est devenu hypocrite par nécessité.

Stendhal présente une assez grande variété de types

féminins. La jeune Mme de Sauve-Hocquincourt, changeant d'amant tous les ans, ressemble beaucoup à la comtesse de Lacy dans l'Antony de Dumas père; elle est au centre d'un groupe de jeunes aristocrates qui veulent s'amuser sans songer ni aux convenances ni à leur réputation. Son mari, un dévot triste, parle toujours de l'histoire de '93. Ce malheureux, dont les ancêtres sont allés à la croisade avec Saint-Louis, est amoureux fou de sa femme. Elle ouvre toutes les lettres anonymes qui dénoncent ses infidèlités, avant que son mari ne les voie. Comme elle est gaie, amusante et pas hypocrite, les dévotes ont pour elle une aversion à peine cachée. C'est que, dans ce milieu, la religion superficiellement la plus stricte, joue un rôle important; aussi qui douterait de la pureté des sentiments religieux de ces nobles dames? L'important était d'avoir un beau livre de dévotions, de dire "Providence" au lieu de "sort", de soutenir publiquement les principes religieux--surtout quand on parlait avec des gens d'une classe inférieure et d'aller souvent à la messe, à la chapelle à la mode. Si l'on était fidèle à ces grands principes religieux les péchés mignons comme l'assassinat et l'adultère ne scandalisaient personne.

La marquise de Puylaurens, pour remplir ses devoirs

envers son mari et son parti, allait souvent à l'église accompagnée de son amant et de ses amis. Dès qu'elle y entrait la maison de Dieu devenait un salon. Voici comment elle répond au jeune prêtre paysan qui ose protester parce qu'elle riait trop haut:

> Je vous trouve plaisant, mon petit abbé! Votre office est de sauver nos âmes, et vous êtes tous si éloquents que, si nous ne venions pas chez-vous par principes vous n'auriez pas un chat. Vous pouvez parler tant qu'il vous plaira dans votre chaire; mais souvenez-vous que votre devoir est de répondre quand je vous interroge; monsieur votre père, qui était laquais de ma belle-mère, aurait dû mieux vous instruire.[8]

Cette impertinence aristocratique provoque un rire général parmi les dévots présents. C'est ici le même manque de respect pour le clergé qu'on a remarqué chez Mme de la Mole, un personnage du Rouge, qui considérait les prêtres comme "des laquais nécessaires à son salut." En général la noblesse considérait les membres du haut clergé comme des complices et ceux du bas clergé comme des serviteurs. Dans Lamiel, quand Mme de Moissens procure au neveu de sa gouvernante une cure voisine de son château, tous ses commensaux considérent que ce jeune prêtre est un homme à elle.

Stendhal insiste souvent sur le manque d'instruction si commun en province et encore plus sur l'éducation anti-intellectuelle que reçoivent les jeunes filles. Les remarques sur l'éducation des demoiselles de Serpierre,

que Stendhal a tracées en marge de son manuscrit, sont révélatrices. En général elles ne lisent aucun livre et jamais ceux imprimés depuis 1750, la date indiquée par le directeur de conscience de leur mère. N'ayant jamais eu l'occasion de lire des journaux elles s'imaginaient qu'ils ne prêchent qu'une idée--"il faut guillotiner les nobles!" Toutes les familles ne sont pas aussi arriérées et il y en a une, dont la noblesse est moins ancienne que celle des Serpierres, où le prêtre permet au maître de lire à haute voix quelques vers "choisis" de Lamartine.

Au couvent du Sacré-Coeur une religieuse qui savait se faire aimer des petites filles s'était emparée de l'esprit de Mme de Chasteller et lui faisait accomplir tous ses devoirs avec ces simples mots, "Faites cela par amitié pour moi." C'est une formule qui répond à tout et qui ne mène pas à des analyses dangereuses. Toutes les jeunes filles nobles des romans de Stendhal ont reçu leur éducation chez les Religieuses du Sacré-Coeur, et Stendhal en parle assez souvent.

Mme de Chasteller, qui est sincèrement religieuse, prêche dans son salon tous les vendredis avec une éloquence touchante qui fait pleurer les domestiques. De pareilles manifestations extérieures de foi religieuse

étaient communes depuis 1815, même si la sincérité ne l'était pas. Stendhal mentionne dans un article dans le "New Monthly Magazine" de mai 1826, quelques bals à Paris qui commençaient par une exhortation pieuse qui durait trois quarts d'heure.

> Le spectacle serait bien moins risible si les gens croyaient vraiment ce qu'ils professent. Mais la religion catholique, telle qu'elle est enseignée par le pape, ne compte pas sur cent fidèles trois croyants ou vingt croyantes.[9]

Comme toujours c'est l'hypocrisie que Stendhal déteste et dénonce. Dans Lamiel les dames ultras parlent beaucoup des miracles sans y croire. La duchesse de Moissens est en effet furieuse avec le curé qui, lors d'une mission dans l'église du village, faisait voir aux fidèles les flammes de l'enfer; elle n'est pas en colère parce que ce "miracle" venait de pétards et non pas de Dieu, mais parce que le prêtre avait arrangé ce spectacle édifiant à son insu.

*

* *

La plus élégante des réunions mondaines mentionées dans Lucien Leuwen est le bal donné pour la fête d'une auguste personne--maintenant exilée. Mme la marquise de Marcilly, qui donne le bal, n'a pas fait imprimer

sur les invitations le motif de la fête. Plusieurs dames "pensant supérieurement" ont trouvé cette omission d'une timidité coupable et ont décidé de ne point honorer le bal de leur présence. De tous les militaires en garnison à Nancy, on n'a invité que Lucien, le jeune Riquebourg, dont le père est préfet et le colonel Mahler. Celui-ci est traité comme une "brebis galeuse" toute la soirée sans qu'il ait l'idée de quitter le bal pour se soustraire à cette impolitesse aussi unanime qu'ouvertement montrée.

Le jardin planté jadis par le roi Stanislas avait été élégamment décoré par les frères Roller. Pour dissimuler les ravages du temps le kiosque avait été transformé en une tente magnifique, à côté de laquelle on avait dressé deux autres tentes plus petites mais non moins belles. Au fond d'une des tentes adjacentes se trouvait une sorte de chapelle où le portrait de la royale personne, placé comme un ostensoir et entouré de bougies attendait dans un silence religieux les visites respectueuses des fidèles. Deux ou trois dames ont blessé les convenances en saluant la maîtresse de la maison avant d'aller faire leurs dévotions auprès du portrait. Mme de Chasteller est fort critiquée par les autres dames à cause de l'extrême simplicité de sa robe.

> (Elle) eût dû comprendre que venir chez Mme de Marcilly le jour de la fête de notre adorable princesse, c'est se présenter aux Tuileries. Que diront les républicains en nous voyant traiter avec légèreté les choses les plus sacrées...10

De tous les malheurs provinciaux le plus difficile à supporter est l'ennui. Une visite de deux heures est une chose commune même parmi les plus polis. La fortune est presque un malheur car les riches sont plus inoccupés que les autres et, passée l'heure de la discussion sur le journal, ils n'ont rien plus à dire car ils ne lisent rien d'autre. Aussi semblent-ils plus méchants que ceux qui ont du travail à faire.

> Ils passent leur vie à examiner avec un microscope les actions de leurs voisins; ils ne connaissent d'autres remèdes à l'ennui que d'être ainsi les espions les uns des autres...11

Le besoin instinctif de chasser l'ennui est toujours un ressort d'action important dans les romans de Stendhal. Pourquoi Lucien veut-il se faire accepter par la société ultra de Nancy malgré ses propres sentiments républicains? Parce que les nobles sont moins ennuyeux que les autres, et aussi parce que l'effort même lui donne un intérêt dans la vie. Pourquoi Du Poirier et Gauthier sont-ils les seules personnes de la ville qui ne s'ennuient pas? Parce que les

deux sont des êtres passionnés avec une quantité énorme de travail à faire. Pourquoi la duchesse de Maisseus voulait-elle garder auprès d'elle la jeune Lamiel? Parce que le naturel de cette jeune paysanne chassait l'ennui. On se rappelle aussi que le docteur Sansfin devient chez la duchesse une sorte de Triboulet dont on se moquait méchamment mais dont l'esprit distrayait. Pourquoi Mme de Constantin veut-elle à tout prix faire élire son mari député? Parce que c'est le seul moyen d'avoir l'argent nécessaire pour échapper à l'ennui de la province en allant vivre à Paris. Pour Stendhal l'ennui est l'élément le plus caractéristique de la vie de province, et celui qu'il trouve le plus difficile à supporter. Il le déteste d'abord parce qu'il n'aime pas être ennuyé, mais encore plus parce qu'il le considère comme étant l'origine de mille habitudes mesquines.

Après l'ennui, c'est la peur qui est l'élément le plus constant dans leur vie. Ces gentilshommes ont peur chaque fois que le courrier de Paris est en retard de quatre heures. Souvent, craignant une révolution, ils se hâtent de vendre d'avance leur récolte à Bonard, le marchand de blé, pour avoir les moyens de s'enfuir. Le lendemain, ces mêmes gens qui la veille étaient à ses genoux pour obtenir de l'or, rassurés

par le courrier qui est enfin arrivé le saluent à peine dans la rue. Mais lui, pour se venger de ce traitement mesure leur blé de façon à leur faire perdre un louis pour chaque impolitesse. Cette justice privée est facile à arranger puisque malgré leur avarice ces nobles ne veulent pas s'abaisser à venir voir mesurer leur blé, et les paysans qu'ils envoient à leur place n'ont le plus souvent qu'un dévouement des plus limités à leur maître. Ils n'ont pas oublié les corvées et la dîme de l'ancien régime.

M. Bardèche, dont les observations sur Stendhal nous semblent excellentes dans l'ensemble, nous dit que dans Lucien Leuwen, Stendhal a "entrepris ce paradoxe de peindre une noblesse terrienne sans la faire ni avare, ni assembleuse de terres, ni calculatrice..."[12] Ce jugement nous semble erroné. Certes Stendhal n'insiste pas sur les détails comme le fait Balzac dans Eugénie Grandet ou dans Les Paysans, mais il fait voir d'une manière subtile que les intérêts d'argent jouent un rôle majeur dans cette société. Il y a, par exemple, la scène vers le début du livre ou les nobles réunis chez Mme de Nocquincourt discutent de l'identité de Lucien qui passait devant la fenêtre; M. de Saurèal revient de chez le préfet et annonce que le prix des avoines

va augmenter et le sujet de Lucien est vite oublié.

> ...en province surtout, le moindre intérêt d'argent éclipse à l'instant tout autre intérêt; on oublie la discussion la plus piquante, on n'a plus d'attention pour l'histoire scandaleuse la plus attachante...12

Pourquoi Lucien est-il admis dans cette société? Parce que son père est riche. Pourquoi le père de Mme de Chasteller se livre-t-il à un espionnage ignoble des actions de sa propre fille qui va jusqu'à lui faire ouvrir le courrier de celle-ci? Parce que à l'exception de ses terres, il est pauvre et donc il veut contrôler la fortune de sa fille. Pourquoi cela enrage-t-il tellement les frères Roller d'apprendre que Mme de Chasteller aime Lucien? Parce qu'ils ne veulent pas qu'on leur enlève la plus riche héritière de Lorraine. Les exemples se multiplient sans effort car tous les individus dépeints par Stendhal sont poussés par les intérêts d'argent. Les seuls personnages qui ne sont pas affectés par cette hantise de l'or sont d'une part ceux qui sont les vestiges d'une civilisation presque disparue, et de l'autre, les héros stendhaliens qui sont, comme toujours,des êtres singuliers et rebelles aux lois de leur société. Qui dit héros dit aussi héroine.

La peinture des bourgeois est assez faible parce que Stendhal rejette cette classe comme une chose vile, ignoble et indigne de son attention. De plus important

des personnages bourgeois de Lucien Leuwen est M. Poirier, le chef du parti ultra. Il est de la même race que le docteur Sansfin de Lamiel et M. Valenod du Rouge. Poirier travaille pour les ultras, mais au fur et à mesure qu'il voit diminuer les chances de Henri V, il prend des mesures pour se protéger. Il traite donc avec le ministre de l'intérieur de Louis-Philippe et lui adresse des rapports tous les quinze jours. Les aristocrates ne peuvent guère lui reprocher cette duplicité car ils se servent de lui comme il se sert d'eux. Ils sont bien aises de laisser compromettre ce bourgeois aussi habile que grossier mais ils ont l'arrière pensée de se brouiller avec lui si cela leur convient, au moment où ils auront pu remettre le monarque légitime sur le trône. Chacun se sert de l'autre sans se préoccuper d'aucun scrupule de loyauté. C'est un mariage parfait!

A l'exception de Gauthier, l'éditeur de "l'Aurore" le journal libéral de Nancy, les autres bourgeois présentés dans ce roman ne sont guère plus sympathiques que M. Poirier. L'analyse suivante du caractère bourgeois par M. de Vassignies, un aristocrate plutôt modéré, semble être aussi le jugement de Stendhal.

> Il faut vivre et laisser vivre... voilà ce que nos pauvres Bourbons n'entendirent jamais! Il fallait

> "gorger tous les jeunes plébéiens bavards et effrontés, ce qu'on appelle aujourd'hui "avoir du talent". Qui doute que MM. N***, N***, N***, ne se fussent vendus à Charles X, comme ils se vendent à celui-ci? Et à meilleur marché encore, car ils auraient été moins honnis. La bonne compagnie les eût acceptés et reçus dans ces salons, ce qui est toujours le grand objet d'un bourgeois, dès que le dîner est assuré.13

Plus loin M. de Vassignies et M. Rey, le grand-vicaire, aident M. Du Poirier à être élu député. Celui-ci devait signaler sa reconnaissance en représentant à Paris les intérêts de la noblesse et des jésuites; mais arrivé à la capitale, il les trahit pour devenir le partisan de Lamennais dont le livre, Paroles d'un Croyant, venait d'obtenir un vif succès. (Ce livre parût en 1834). Pour le sacrifice que M. de Vassignies a fait en prêtant serment afin de faire élire ce caméléon politique, il ne récoltera que le mépris de ses voisins légitimistes. Il y avait des ultras qui croyaient sincèrement que prêter serment à la Monarchie de Juillet était un péché mortel.

Un autre bourgeois important est M. Bonard, le marchand d'avoines qui est gros, intéressé en matière d'argent, mais du reste "communicatif, obligeant,... dès qu'il ne s'agissait plus de gagner quatre sous sur une mesure de blé." Dans une conversation avec Lucien il vante la beauté de Mlle Sulviane Berchu,

fille de la marchande de liqueurs. Elle est aussi belle que les dames nobles, dit-il, et beaucoup plus vertueuse. Ces mauvais propos sur la vertu des dames nobles ne venaient pas de M. Bouchard lui-même mais des jeunes libéraux, lecteurs de "l'Aurore," qui bavardaient souvent chez lui.

> Quoique se disant et se croyant républicains austères, ces jeunes gens étaient navrés au fond de l'âme de se voir séparés, par un mur d'airain, de ces jeunes femmes nobles, dont la beauté et les grâces charmantes ne pouvaient, à tout jamais, être admirées d'eux qu'à la promenade ou à l'église; ils se vengaient en accueillant tous les bruits peu favorables à la vertu de ces dames, et ces médisances remontaient tout simplement à leurs laquais, car en province il n'y a plus aucune communication, même indirecte, entre les classes ennemies.[14]

Ces lignes sont importantes non seulement pour la lumière qu'elles donnent sur un aspect des moeurs mais aussi parce qu'elles signalent la déception profonde de Stendhal au sujet de la cause libérale, ou plutôt au sujet des hommes qui étaient ses partisans.

M. Fléron, le préfet, qui se rend ridicule en imitant la coiffure d'une figure du Christ est trop vaniteux pour révéler à son ministre le traitement qu'il reçoit aux mains de la noblesse; il lui laisse croire que le gouvernement est sur le point d'une conciliation complète avec les légitimistes. Quand le colonel Mahler essaie de dire la vérité à un général qui faisait un

tour d'inspection celui-ci l'avise de ne pas crier trop haut, car à Paris on aime croire que les choses vont bien. La menace est à peine cachée dans la voix du général quand il rappelle au trop honnête colonel l'existence de centaines de militaires qui aimeraient avoir sa place. D'habitude le préfet aime étaler son importance en faisant attendre les personnes qui arrivent pour une audience; mais si l'on est venu pour "une affaire d'argent" les portes s'ouvrent comme par magique. "Depuis la Restauration les Français sont convaincus que l'argent est la seule chose qui garde sa valeur." Stendhal a écrit cela dans le "New Monthly Magazine" de juillet 1826, donc bien avant l'avènement de Louis-Philippe qui n'a fait qu'augmenter l'importance accordée à l'argent.

*

* *

Les militaires, qui avaient occupé sous les régimes antérieurs une place estimée et importance à l'intérieur de la société française, sont devenus sous Louis-Philippe des exclus, rejetés par la société polie. Ils menaient donc une vie misérable, méprisés par presque tous et traités le plus souvent comme une armée d'occupation.

Leur démoralisation est accrue par la présence parmi eux des espions du gouvernement. Dès l'arrivée de Lucien à Nancy un officier de ses amis le prévient de se méfier d'un lieutenant Marquin, un espion qui "fait peur au colonel lui-même..." Le baron Thérance commandant de la troisième division à Nancy, qui avait été d'une bravoure admirable à la guerre, se sent poursuivi d'ennemis, dans l'ordre d'importance suivant: les journalistes, les avocats, la noblesse, les bourgeois et les jeunes républicains. Un capitaine raconte qu'un jour quand il passait devant le café Montor, lieu de réunion des jeunes gens de l'opposition, tous, comme des soldats à la parade lui ont tourné le dos. Les républicains sont plus gentils pour les simples soldats mais quant aux officiers, "...il n'y a pas d'insulte indirecte qu'il ne faille essuyer."

Dans le personnage du lieutenant-colonel Filloteau, vieux soldat Auvergnat, nous voyons un autre homme qui a fait naufrage moralement. Paysan grossier, il avait réussi dans sa carrière à cause de son héroisme, un héroisme qui n'avait plus de valeur sous la Restauration et qui avait été remplacé par la spéculation. Comparant sa gloire d'autrefois à son bas état actuel, où il vend des privilèges aux jeunes officiers, Stendhal dit, "Heureux les héros morts avant 1804!"

Les jeunes militaires, sans rien de glorieux ni de noble à faire, sans une cause à laquelle ils peuvent s'attacher, regrettent le passé où un homme pouvait se faire valoir sur le champ de bataille. Pour s'amuser les jeunes militaires faisaient ce que font les soldats à tout époque--c'est-à-dire qu'ils s'amusaient à des occupations mieux décrites avec les trois mots "jeu", "boire," et "femmes." Mais, méprisés comme ils l'étaient la compagnie féminine était difficile à trouver pour ceux d'entre eux qui n'aimaient pas les femmes du peuple, car les maris bourgeois gardaient bien leurs femmes et leurs filles, chacun faisant de l'espionnage pour le compte de ses amis.

La vie des bourgeois n'était guère plus amusante que celle des militaires car tout le monde à Nancy, sauf la noblesse, se couche à dix heures, l'heure où M. le maire a ordonné que les réverbères de la ville soient éteints. Les diversions sont rares et difficiles à trouver. Les hommes du moins lisent les journaux auquels ils sont abonnés en commun par mesure d'économie mais les femmes, elles, ne lisent rien et sont d'une ignorance inconcevable. Si la conversation des aristocrates provinciaux est plate et ennuyeuse, celle des bourgeois est insupportable.

*

* *

On voit plus que jamais dans Lucien Leuwen le rôle considérable que joue Paris dans la vie et dans la psychologie des provinciaux. Il est en même temps l'arbitre du goût esthétique et le centre où la plupart du pouvoir est concentré. Stendhal raconte l'anecdote d'une chapelle gothique de Nancy dont la beauté était restée inaperçue jusqu'à ce qu'une revue parisienne ait appris aux Nancéens que c'était une belle chose; alors elle devient l'object de leurs transports. La vie militaire n'est pas exempte de cette affectation qui assure le succès de l'individu qui a la chance d'avoir un parent ou un ami puissant à Paris. Aussi Lucien, simple sous-lieutenant est-il soutenu dans un différend avec son colonel parce que M. Leuwen père est ami intime du ministre de la guerre.

Mais si un ami à Paris est un avantage énorme il ne faut pas oublier non plus le revers de la médaille. Il n'existe pas de loi qui puisse protéger l'individu qui s'est fait un ennemi puissant et acharné à Paris. Un homme peut être destitué, ou ruiné non seulement pour des raisons politiques mais aussi pour accomplir une vengeance personnelle. Le ministre de l'intérieur, M. de Vaize, fait insérer dans le rapport d'un de ses espions une dénonciation du général Fari, un serviteur loyal et sincère du gouvernement. Le ministre veut

faire destituer cet homme incorruptible parce qu'il est convaincu que le général faisait autrefois la cour à sa femme. Sans l'intervention secrète de Lucien Leuwen cette dénonciation aurait eu un succès immédiat. Un cas plus triste est celui d'un pauvre commis qui est destitué parce que son frère s'est opposé à la nomination d'un candidat qui plus tard est élu député. Cette punition sévère du frère de son ennemi lui semble un moyen idéal de décourager l'opposition lors des prochaines élections. Le commis n'avait que sa place pour faire vivre une famille de huit personnes.

Pour déterminer la politique d'un individu rien n'est plus important que de savoir les journaux qu'il lit. A Nancy il est défendu aux jeunes militaires de lire les journaux dans les lieux publics, à l'exception du journal ministériel qui, comme "Pravda" aujourd'hui, annoncait la vérité du jour. Les artilleurs, presque tous anciens élèves de l'école Polytechnique et républicains, s'abonnent secrètement au "National" et "Charivari," journaux libéraux. Ils font venir ces "mauvais" journaux sous le nom d'un bourgeois habitant à six lieues de Nancy. Un des charmes de Nancy qui apporte un d'imprévu dans la vie c'est que partout on fait les choses d'une façon clandestine, ce qui n'empêche pas que tout le monde sache ce que font les autres.

Il est vrai que dans Lucien Leuwen, considéré en tant que roman politique, l'auteur s'occupe principalement de la déchéance de la noblesse et ainsi il marque la fin d'une époque. Mais malgré ses goûts aristocratiques, qui lui faisaient tourner les yeux vers le passé avec une certaine nostalgie, Stendhal était trop sensible aux courants politiques et intellectuels pour ne pas voir qu'il vivait dans une époque de transition. "Il n'y avait jamais eu d'autre exemple de fils si grandement différents de leurs pères qu'on voit en France dans la nouvelle génération comparée aux vieilles souches..." a-t-il dit à ses lecteurs anglais. Mais Lucien Leuwen contient aussi plusieurs détails qui sont les hérauts de l'avenir.

Les insurrections ouvrières y reparaissent à plusieurs reprises comme les premiers éclairs d'un orage. Il serait difficile de trouver cinq pages où le mépris de Stendhal soit plus lourd que celles où il décrit la répression des pauvres ouvriers qui voulaient se confédérer par le régiment de Lucien. Quelle ironie amère dans cette dernière phrase du récit: "Le régiment s'était couvert de gloire, et les ouvriers avaient fait preuve d'une indigne lâcheté."

Malgré le fait que Stendhal ne nous donne pas en détail les causes de cette émeute, nous savons par les historiens que vers cette époque le remplacement des bras par les machines avait amené une diminution considérable du salaire de l'ouvrier. A Lyon, en

1834, la non-exécution d'un tarif acceptable aux fabricants et aux ouvriers avait provoqué le cri désespéré de "vivre en travaillant, ou mourir en combattant!" Cette insurrection commenca le 21 novembre et se prolongea pendant cinq jours. Sa répression par le maréchal Soult fut sanglante; le nombre de morts s'élevait à cent trente et un, celui des blessés à près de trois cents, du côté des troupes; du côté des ouvriers, cent-soixante-dix morts et plus de cinq cents blessés. M. Thiers, ministre de l'interieur à ce moment-là, avait ainsi écrit aux troupes chargées de la répression: "Laisser tirer les premiers coups, mais, quand vous les aurez reçus, agissez sans ménagement"[15] Il est probable que Stendhal a songé à cela quand il a mis l'ordre suivant dans la bouche du colonel Mahler qui parlait aux lanciers partant pour calmer les ouvriers de cette petite ville misérable près de Nancy: "Il s'agit de leur donner une lecon qui compte au piquet. Pas de pitié pour ces b...-là. Il y aura des croix à gagner." Cet ordre est moins élégant peut-être que celui de M. Thiers mais les sentiments sont les mêmes. On se souvient que Stendhal a affirmé dans sa première préface qu'il ne cherchait aucunement des allusions, mais cela n'empêche pas qu'on les trouve.

*

* *

Il ne faut pas penser que Stendhal n'a accordé au bas peuple qu'une place mineure dans ses romans parce qu'il le croyait sans importance; au contraire, il croyait que l'avenir était au peuple car on ne trouve de véritable force morale que chez lui.

Dans Lucien Leuwen Stendhal montre combien le gouvernement craignait un rapprochement entre les soldats et le peuple. Pour créer une antipathie mutuelle entre ces deux groupes le ministre et les généraux font courir dans les casernes des histoires de militaires isolés qui ont été attaqués par des ouvriers en même temps qu'ils font insérer dans les journaux des récits des excès des militaires, surtout de ceux chargés de la supression des émeutes d'ouvriers.

Partout Stendhal reconstitue une atmosphère politique où l'individu est sinon écrasé, du moins tellement prisonnier de liens de toutes sortes qu'il ne peut ni agir, ni parler, ni même penser. Sa sensibilité extrême pour les choses touchant aux libertés individuelles fait de lui un quasi prophète du monde moderne. De l'homme du "juste milieu" sous Louis-Philippe à l'Américain moderne décrit par W. H. Whyte dans The Organisation Man il n'y a qu'un pas. Le monde n'est plus divisé en saints et en pécheurs, en héros

et en lâches, en nobles et en vilains, mais en "dupes et en fripons"; il s'agit de ne pas être dupe.

Dans Le Père Goriot, qui était publié l'année même où Stendhal rédigeait Lucien Leuwen, Vautrin aussi bien que la vicomtesse de Beauséant, en expliquant à Eugène de Rastignac la vie parisienne, avaient divisé la société en deux groupes: lui, en lions et agneaux; elle, en dupes et en fripons--les mots exacts de Stendhal. Les deux grands romanciers ne regardaient pas le monde avec les mêmes yeux mais, malgré des différences profondes d'éducation, de caractère et d'esthétique ils ont laissé un tableau des moeurs de leur époque dont les grandes lignes sont pareilles. C'est une raison de plus pour l'accepter. Le conseil suivant offert au jeune Rastignac par Mme de Beauséant montre bien que c'est le même monde:

> Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frapper sans pitié, vous serez craint. N'accepter les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs.[16]

CHAPITRE IV

Dans la deuxième partie de Lucien Leuwen le héros n'est plus officier à Nancy. Son père lui a procuré un poste au ministère de l'intérieur, ce qui permet à Stendhal de peindre deux mondes parisiens, celui de la bourse et celui du Budget, qui avaient à cette époque le pouvoir de tout décider dans la nation. Il était vrai alors, comme il n'a jamais cessé de l'être, que les ressorts de beaucoup de mécanismes provinciaux, y compris le plus compliqué, l'homme, se trouvaient à Paris. La mission électorale de Lucien Leuwen nommé maître de requêtes par le comte de Vaize, ministre de l'intérieur, donne à Stendhal l'occasion de révéler les machinations électorales du gouvernement de Philippe "Egalité".

Ce gouvernement qui ne semblait exister que pour servir les intérêts d'un petit nombre de privilégiés n'était pas estimé de la grande majorité du peuple. Après tout c'étaient les ouvriers, poussés par les bourgeois qui avaient remporté la victoire de la Révolution de Juillet et il est naturel que ce prolétariat, pour employer le mot moderne, ait du ressentiment contre un gouvernement qui avait si vite oublié ce service rendu. Lucien, qui jusque là n'avait fréquenté que des cercles riches ou nobles

ignorait cette vérité politique, et beaucoup d'autres. Ses yeux seront progressivement désillés pendant son voyage en province où il est chargé par son ministre de faire élire les candidats du gouvernement.

Sur le chemin de Champagnier, Lucien Leuwen et Coffe, son compagnon moins naïf, s'arrêtent pour dîner à Blois. Par hasard quelques pamphlets préparés au ministère pour influencer l'élection à Caen tombent de la calèche devant le café libéral. Devant l'auberge ils étaient hués et couverts de boue par une foule enragée qui croyait Leuwen l'auteur de ce pamphlet méchant et qui de plus en attaquant la personne d'un fonctionnaire du gouvernement, voulait se venger du préfet de Blois qui les avait trompés lors des dernières élections. Rien dans la vie de Lucien ne l'avait préparé à cette indignité et Coffe, qui ne sert ce régime qu'il déteste que par nécessité, lui explique les raisons du choc.

> Vous avez jugé la vie d'un ministeriel par ce qu'on voit à Paris, où ils ont le monopole de tous les agréments que peut donner la vie sociale. Ce n'est qu'en province que le ministériel voit le mépris que lui accorde si libéralement la grande majorité de Français. [1]

Pendant ce voyage on donne à Lucien plusieurs

titres, commissaire de police, maître de requêtes et d'autres, mais il est en fait le représentant personnel du ministre. Avant son départ, le comte de Vaize avait communiqué à Lucien ses désirs quant aux élections, des désirs qui indiquent que Stendhal voulait montrer que les vrais coupables de la malheureuse situation politique étaient les plus haut placés, et non pas les petits fonctionnaires. L'élection de Champagnier ne présente pas de graves problèmes, selon le ministre, car le candidat de l'opposition, M. Malot, s'il gagne l'élection, peut être acheté par le gouvernement pour une croix. Il n'est donc pas dangereux. A Caen la situation est différente car M. Mairobert, le candidat libéral est riche et sans parents pauvres, il est intelligent, il méprise l'argent et possède déjà la croix. Il faut à tout prix empêcher son élection car cet homme serait impossible à gouverner. Lucien aura donc carte blanche pour préserver le comte de Vaize du malheur d'avoir un homme sage, tenace et honnête dans le gouvernement.

Lucien arrive donc à Champagnier muni d'argent, de trois débits de tabac et de deux directions de poste à distribuer pour assurer la nomination de M. Blondeau,

le candidat du gouvernement. Il découvre immédiatement que si cette élection n'a pas une importance capitale pour le ministre elle en a tout de même pour le préfet, M. de Riquebourg, qui vit dans un état de crainte perpétuelle, hanté par le spectre de ses ennemis qui l'entourent, et par la possibilité de perdre sa place. Le plus puissant de ses ennemis est Mgr. l'évêque dont les lettres ne passent point par la poste et qui a des relations avec une personne qui a l'oreille de la reine. Comme dans le cas de M. Fléron le préfet de Nancy, la noblesse le méprise et ne daigne pas entrer dans son salon; enfin il y a les républicains qui sont une minorité sans importance par leur nombre mais dangereux par leur influence malsaine sur l'esprit du peuple et par le bruit qu'ils font. Pour se tenir au courant le préfet a un perruquier libéral et un avocat bourgeois, pieux serviteur des ultras; sa femme et ses filles vont chez le coiffeur des dames légitimistes. Il a trois filles à marier et dès le début il fait comprendre à Lucien que même un changement de préfecture serait un désastre pour lui, car les mariages qu'il a su arranger pour ses filles dépendent de sa présence à Champagnier. Stendhal n'en dit pas davantage et laisse au lecteur le travail d'imaginer quels sont

les faveurs et les privilèges qu'il a promis en dot aux familles de ces futurs gendres. Voici quelques-uns des procédés par lesquels ce brave préfet, qui regarde sous le lit chaque nuit avant de se coucher, compte gagner son élection.

La veille de l'élection il va faire arriver à M. Malot, un négociant drapier en bois, une lettre annonçant la faillite de deux négociants de Nantes qui tiennent entre leurs mains unepartie importante de sa fortune. Comme les intérêts d'argent l'emportent sur toute autre chose, Malot doit perdre la tête et courir vers Nantes, laissant libre le champ de bataille. On profitera donc de son absence pour faire circuler le bruit que M. Malot lui même est sur le point de faire banqueroute. D'après les calculations de M. de Riquebourg, cette manoeuvre doit gagner dix voix paysannes pour M. Blondeau, le candidat du gouvernement.

Le cas du grand-vicaire qui dispose de dix ou douze voix ne présente aucune difficulté; on peut les acheter avec ving-cinq louis. Comme garantie qu'il sera fidèle à sa parole le préfet possède sept lettres compromettantes écrites par le grand-vicaire au sujet d'une petite fille qu'on devine être la sienne.

Pour obtenir les voix de dix-sept électeurs républicains, qui ont des intérêts dépendant du ministère des finances, le préfet fera arriver une lettre

de Paris disant que le neveu de M. Blondeau vient d'être nommé secrétaire général du ministre. M. Blondeau dira net aux négociants libéraux que si l'on vote contre lui son neveu s'en souviendra.

M. de Riguebourg assure à Lucien que ces plans ingénieux lui donneront une majorité, mais que les quatre destitutions autorisées par Lucien lui assurent une majorité confortable.

L'élection à Caen, que Stendhal décrit en grand détail, est plus intéressante mais peut-être moins typique à cause du caractère singulier du préfet M. de Seranville. Ce petit homme fort élégant et beaucoup moins provincial que Riguebourg n'est nullement administrateur. Poussé par une vanité maladive il a déjà fait de fausses manoeuvres qui apparemment assurent la victoire du candidat libéral. Quand Leuwen et Coffe arrivent à l'auberge l'hôtelier refuse de dire s'il y a des appartements ou non avant de communiquer leurs noms au préfet qui lui a ordonné de ne pas louer de chambres aux partisans de M. Mairobert, le candidat libéral. Quand l'identité de Lucien a été établie, l'amour propre du préfet lui fait voir en Lucien un rival, et M. de Seranville refuse catégoriquement de lui donner des renseignements sur la

situation politique. Heureusement le général Fari, honnête homme attaché au gouvernement par des sentiments purs, arrive et offre ses services à Lucien. Le portrait de la situation donné par le général est loin d'être encourageant.

Refusant d'obéir à l'ordre exprès du ministre, le préfet a fait circuler un pamphlet dont lui-même est l'auteur. Ce pamphlet couvert de papier noir était rempli de calomnies contre M. Mairobert qui est connu dans tout le pays à cause de son honnêteté et de sa générosité. Aussi les honnêtes gens indolents ou timides, froissés de voir ainsi attaqué un homme si bon, sont-ils décidés à agir en sa faveur. M. de Seranville, voyant qu'il n'a aucune influence personnelle, entreprend une nouvelle politique, celle de la domination par la peur. Mais ses lettres menaçantes, poussées trop loin, ont fini par faire révolter plus de quarante maires de village qui disent qu'il vaut mieux qu'il échoue aux élections et qu'il soit remplacé. Au moins ils en seront délivrés.

Le général Fari dit franchement que l'élection, qui devait avoir lieu trois jours après l'arrivée de Lucien, est perdue. Lucien tient à faire savoir au ministre les faits véritables en ce qui concerne

l'élection et les actions du préfet. Ce plan est considéré comme une puérilité par Coffe, plus désabusé, et par le général, plus expérimenté, qui lui dit: "Vous verrez, monsieur, qu'à Paris ils ne voudront pas voir la vérité". Mais Lucien veut absolument essayer de sauver l'élection en s'alliant avec le parti légitimiste. Il est disposé à donner les trois cent quarante voix du gouvernement au candidat qu'il leur plaira de choisir.

> ...ce parti n'est pas dangereux, il ne représente que lui-même, cent ou cent cinquante mille Français riches tout au plus. Si j'ai bien compris le ministre, mieux vaut dix légitimistes qu'un seul Mairobert, qui serait le représentant de tous les petits propriétaires des autres départements de la Normandie.[2]

Le général considère cette politique très dangereuse non seulement à cause des résultats funestes qu'elle a eus en Vendée mais aussi du point de vue personnel. "Quand il ne réussit pas, un ministre est trop heureux de trouver quelqu'un à blâmer et une démarche décisive à laquelle il puisse s'en prendre.... Fussiez-vous le fils du ministre, ce parti extrême... serait dangereux pour vous." Malgré ses objections le général Fari consent à l'aider pourvu que Leuwen veuille bien lui remettre une lettre, en deux copies, disant que la

responsabilité de cette mesure audacieuse retombe uniquement sur le commissaire du ministre.

Pendant que Lucien fait ses démarches "secrètes" auprès des chefs du parti légitimiste, il est suivi constamment par des espions -- espions des légitimistes, espions des républicains, espions des anarchistes, espions du préfet.

Le rendez-vous de Lucien avec l'abbé Le Canu a lieu dans une atmosphère de mystère dans un salon petit et obscure. Ce jésuite, dans sa façon de travailler dans le champ politique plus que dans la vigne du Seigneur, a bien des traits en commun avec le machiavélique Cardinal Cibo du Lorenzaccio de Musset. Il ne cache pas son zèle pour ramener au bercail un homme aussi important que Lucien et il fait miroiter à ses yeux tous les avantages auxquels un jeune homme pourrait s'attendre en servant l'orthodoxie. "La religion ne défend pas une juste ambition", lui assure M. Le Canu; et la question que tout homme d'intelligence doit se poser d'après l'abbé est: "Qui sera maître en France dans quatorze ans?"

Voilà la question capitale dans cette société. Avec de rares exceptions le parti au service duquel on s'est mis n'indique nullement les vrais sentiments

politiques, s'il y en avait, mais uniquement la réponse qu'on s'était donnée à la question posée par l'abbé Le Canu, qui lui, était autrefois patriote furibond. Cette morale peu élevée est bien dans la couleur du temps et commune à tous les partis politiques. Elle n'est pas louable, mais elle n'est pas si blâmable qu'on la croirait d'abord si l'on considère ce qu'avait été l'atmosphère politique, sociale, religieuse et économique pendant les quarante ans précédents. La conversation qui avait lieu entre le président Donis d'Angel et un conseiller exprime parfaitement cette psychologie. Quand le magistrat lui reproche son vote en faveur du cousin d'un journaliste libéral, le vieux conseiller répond ainsi:

> Monsieur le président, j'ai été nommé substitut par le Directoire auquel j'ai prêté serment, juge de première instance par Bonaparte auquel j'ai prêté serment, président de ce tribunal par Louis XVIII en 1814, confirmé par Napoléon dans les Cent-Jours, appelé à un siège plus avantageux par Louis XVIII revenant de Gand, nommé conseiller par Charles X, et je prétends mourir conseiller. Or si la république vient cette fois-ci, nous ne resterons pas inamovibles. Et qui se vengeront les premiers, si ce n'est messieurs les journalistes? Le plus sûr est d'absoudre...En un mot, j'ai cinquante-cinq ans, donnez-moi l'assurance que vous durerez dix ans, et je vote avec vous.[3]

Cette citation montre clairement la réaction de toute une génération qui, pour survivre aux changements de gouvernement avait appris une prudence remarquable. L'exemple des camarades tombés leur avait appris à ne pas se compromettre.

Les détails de la bataille entre Lucien et le préfet semblent être plus propres à une étude de caractère qu'a une étude de moeurs car le préfet De Seranville n'est guère typique. Il est néammoins historique, étant modelé sur deux personnes bien connues de Stendhal. L'incident du télégraphe où le préfet a ordonné au directeur du télégraphe de ne pas laisser passer la dépêche de Lucien destinée au ministre, a aussi une base historique. Aussi voyons-nous que les choses qui semblent être les plus fantaisistes sont les reflets de la réalité.

Il n'y a rien à proprement dire, dans ces descriptions détaillées des élections, ennuyeuses peut-être pour le lecteur qui ne s'intéresse pas à la politique, qui ajoute quelque chose de nouveau à la peinture de moeurs qui précède. En suivant l'élection à Caen, heure par heure, démarche par démarche, Stendhal n'a fait qu'insister sur des points déjà bien relevés, mais d'une facon non-stendhalienne; c'est à dire d'une façon

qui n'est pas typique du Stendhal romancier. C'était à notre avis une occasion où l'homme l'emportait sur l'artiste.

Stendhal le fonctionnaire avait dû voir d'innombrables bassesses ministérielles pendant une longue carrière au service d'un gouvernement qu'il méprisait. Mais lui aussi, comme la plupart des petits fonctionnaires qu'il a décrits dans ses romans, avait besoin de sa place pour vivre. Il a fait remarquer à Lucien que "le mépris s'avale mais qu'il ne se mâche pas;" nous sommes inclinés à croire qu'il y a une limite à la quantité de mépris qu'on peut avaler sans être écoeuré. Nous nous imaginons que Stendhal, obligé de se taire pour ne pas perdre sa place, a dépassé cette limite, et que la suite interminable de destitutions, espionnages, menaces, corruptions, chantages apostasies et trahisons, entassés les uns sur les autres sans une raison d'être littéraire, a une forte raison d'être psychologique. C'est une catharsis. Il se venge d'un gouvernement qui lui donnait à manger, à condition de s'abaisser, en vomissant le mépris qu'il avait avalé depuis tant d'années. L'image n'est pas jolie mais la machine électorale que Stendhal expose aux yeux du lecteur ne l'est pas non plus. C'est un

juggernaut politique qui, au profit des hommes d'argent, écrasait tant d'innocents faibles, détruisant leur dignité, leur honneur, leur âme, sinon leur corps.

Malgré l'activité étonnante de Lucien et les cent mille francs dont il dispose pour la corruption de M. Le Canu, l'élection est gagnée par M. Mairobert, parce que M. le préfet de Seranville refuse catégoriquement de donner ses voix au candidat des légitimistes et que le télégramme du ministre, qui aurait tout arrangé, arrive quinze minutes trop tard.

Ce qui prouve encore une fois que tout ce qui dépend de l'homme est incertain. Le pouvoir immense du gouvernement et une quantité énorme d'argent n'étaient pas suffisants pour arrêter les rouages que les passions humaines avaient mis en marche.

CONCLUSION

Le but de cette thèse, nous l'avons déjà expliqué dans l'introduction, a été de rassembler les traits des moeurs provinciales qui se trouvent dans les romans de Stendhal. Nous espérons l'avoir fait.

La peinture de moeurs parle pour elle-même et les seules questions pertinentes qui se présentent nous semblent être celles-ci: Cette peinture de moeurs est-elle vraie? Y a-t-il des conclusions que nous puissions en tirer?

Il est évident que Stendhal s'est trompé plus d'une fois dans ses jugements à cause de ses violents partis pris politiques. Il a écrit en 1825 que l'abbé de La Mennais devait être prochainement nommé cardinal. Moins de dix ans plus tard ce même ecclésiastique réduit au désespoir par ce siècle malheureux, au lieu d'être un prince de l'Eglise renonce à la foi qu'il avait si éloquemment défendue. De même Stendhal, qui était le plus souvent un critique littéraire juste et sensible, a exagéré le mérite de Béranger et de Paul-Louis Courier et sous-estimé celui de Chateaubriand, de Hugo et de Vigny, presque uniquement pour des raisons politiques. Il est donc naturel que de tels exemples ont forcé certains à mettre en question la validité

historique de sa peinture de moeurs. En discutant ce problème M. Bardèche a dit:

> Le tableau politique que Balzac et Stendhal nous font de la Restauration est peut-être plus "vrai" que celui qu'on peut trouver dans les histoires officielles. Mais, ceci importe peu.

M. Bardèche, nous semble-t-il, a sous-estimé l'importance de la vérité, car il importe toujours de savoir si une chose est vraie ou non--si ce point méritait d'abord notre attention.

Que Stendhal ait voulu peindre vrai est attesté non seulement par ses propres paroles, et par son amour des faits qui est un des traits les plus marqués de son caractère, mais aussi par la construction même de ses romans. Dans son choix des personnages on peut voir une preuve incontestable de l'effort que Stendhal a fait pour être équitable. Chaque personnage ridicule, méchant ou méprisable a pour contrepoids un autre personnage de la même classe sociale qui possède toutes les qualités admirables, propres à sa classe et à son rang, qui manquent au premier. Un excellent exemple de ce procédé se trouve dans la place assez importante que Stendhal a donné aux prêtres vertueux, cela malgré son anticléricalisme bien connu. Certes il y a dans ses romans plus d'ecclésiastiques indignes qu'il n'y en a d'admirables, mais nous n'avons qu'à consulter

les témoignages de ses contemporains, et parmi eux des chrétiens dévots, pour nous convaincre que ce déséquilibre est basé sur la réalité et non pas sur les préjugés de Stendhal.

Il va sans dire que ce parallélisme des personnages, un bon pour un mauvais n'est pas sans exception, mais il est sans aucun doute trop constant pour ne pas être voulu.

Il est donc clair que Stendhal voulait peindre vrai, mais y a-t-il réussi? Voilà la question capitale. Quoique nous soyons obligés de laisser une réponse définitive à cette question aux historiens la recherche historique que nous avons faite dans un effort d'assouvir notre curiosité sur ce sujet, indique fortement que dans les limites de son étude, des limites que nous avons déjà indiquées, Stendhal a très bien réussi dans son effort pour reconstituer l'atmosphère de son époque. La valeur historique d'une telle étude est évidente car les événements ne s'expliquent pas sans une compréhension de la société du temps. Ce que l'étude de moeurs faite par Stendhal ajoute donc aux études purement historiques, c'est une analyse pénétrante des façons de penser, car il était avant tout un "observateur du coeur humain."

Du point de vue littéraire la peinture de moeurs, qu'elle soit vraie ou fausse, a une importance capitale, les moeurs étant en effet un des protagonistes du drame. Cette peinture est la toile de fond de chacun des trois romans étudiés sans laquelle on ne peut jamais comprendre la psychologie des personnages individuels, surtout des héros qui, privés de leur milieu, n'ont aucune raison d'être.

Finalement l'étude de moeurs est une clef importante pour qui veut déchiffrer la personnalité énigmatique de Stendhal. Cet être d'une timidité farouche a passé sa vie hésitant entre deux désirs ambivalents--celui de se cacher, et celui de se révéler. Quand dans ces romans il ment, c'est pour se cacher; quand il dit la vérité, c'est dans l'espoir d'être enfin compris des "Happy Few" auquels il destinait ses romans.

Pendant sa vie entière Stendhal a fait un effort constant pour s'analyser mais il est mort sans pouvoir répondre à la question qu'il s'est souvent demandé, "Suis-je bon ou mauvais? N'est-il pas possible, même probable que Stendhal, hanté par l'impossibilité de répondre à cette question lui-même, invitait le jugement des générations futures dans lesquelles il avait tant de confiance? Tout dans ses romans semble l'indiquer

car ils sont écrits de façon à cacher la vérité aux yeux ennemis tout en la révélant aux âmes sensibles--ses amis naturels.

Dans sa peinture de moeurs Stendhal ne cache pas son mépris pour cette société en marche vers un avenir où elle aura, comme l'a dit Alfred de Vigny, "pour Dieu un lingot d'or et pour souverain pontif un usurier juif." Stendhal montre aussi l'influence néfaste qu'avait cette société sur la vie intérieure et extérieure de l'individu. Dans ce sens sa peinture de moeurs devient donc non seulement le procès du dix-neuvième siècle mais aussi le procès de l'auteur lui-même qui veut être jugé. De sa tombe il semble crier aux amis à naître, aux lecteurs à venir: Regardez ce monde où j'étais obligé de vivre, cette famille aveugle qui a déformé mon esprit d'enfant et cette société corrompue qui a empoisonné mon existence d'homme! Pouvez-vous dire qu'à ma place vous auriez été différent?

NOTES

CHAPITRE PREMIER

1. Vie de Henry Brulard, Paris, Charpentier, 1890, p.67.
2. Ibid., p. 38.
3. Martineau, Le Coeur de Stendhal, Paris, Michel, 1952, v.1, p. 52.
4. Vie de Henry Brulard, op. cit., p. 93.
5. Lucien Leuwen, Monaco, Editions du Rocher, 1945, v. 1, p. 20.
6. Gunnell, Stendhal et l'Angleterre, Paris, Bosse, 1909, p. 34.
7. Bardèche, Stendhal Romancier, Paris, Editions de la Table Ronde, 1947, pp. 191-192.
8. Ibid., p. 111.
9. Guérard, French Civilization in the 19th Century, New York, 1918, p. 98.

CHAPITRE 11

1. Bardèche, op. cit., pp. 193-194.
2. Ibid., p. 185.
3. Le Rouge et le Noir, New York, Scribner's, 1931, p. 3.
4. Martineau, L'Oeuvre de Stendhal, Paris, Le Divan, 1951, p. 392.
5. Le Rouge et le Noir, op. cit., p. 4.
6. Ibid., p. 145.
7. Lhomme, La Grande Bourgeoisie au Pouvoir, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 10.

8. Portalis, cité dans Dansette, The Religious History of Modern France, New York, Herder and Herder, 1961, v. 1, p. 175.

9. Le Rouge et le Noir, op. cit., p. 125.

10. Ibid., p. 479.

11. Ibid., p. 493.

12. Ibid., p. 12.

13. Ibid., p. 13.

14. Ibid., p. 15.

15. Ibid., pp. 160-161.

16. Ibid., p. 166.

17. Lucien Leuwen, op. cit., p. 270.

18. Le Rouge et le Noir, op. cit., 170.

19. Lhomme, op. cit., p. 55.

20. Balzac, Le Père Goriot, New York, Scribner's, p. 116.

21. Le Rouge et le Noir, op. cit., p. 108.

22. Vie de Henry Brulard, op. cit., p. 156.

23. Le Rouge et le Noir, op. cit., p. 108.

24. Ibid., p. 232.

25. Aragon, La Lumière de Stendhal, Paris, Denoël, 1954, p. 31.

CHAPITRE III

1. Ibid., p. 32.

2. Lucien Leuwen, op. cit., p. xxvi.

3. Ibid., v.2, p. 120.

4. Brogan, The French Nation from Napoléon to Pétain, London, Hamish Hamilton, 1957, p. 55.

5. Lucien Leuwen, op. cit. v. 1, p. 121.

6. Ibid., p. 113.

7. Ibid., p. 135.

8. Ibid., p. 115.

9. Courrier Anglais, Paris, Le Divan, 1935, v.111, p. 52.

10. Lucien Leuwen, op. cit., p. 147.

11. Ibid., p. 122.

12. Ibid., p. 46.

13. Ibid., p. 44.

14. Ibid., p. 50.

15. Thureau-Dangin, Histoire de la Monarchie de Juillet, Paris, Plon, 1914, p. 245.

16. Balzac, op. cit., p. 85.

CHAPITRE IV

1. Lucien Leuwen, op. cit., v.11, p. 130.

2. Ibid., p. 168.

3. Ibid., p. 173.

BIBLIOGRAPHIE

A. - Oeuvres de Stendhal

Courrier Anglais, ed. H. Martineau, Paris, Le Divan, 1935.

Lamiel, Paris, Le Divan, 1948.

Lucien Leuwen, Paris, Edition du Rocher, Monaco, 1945.

Le Rouge et le Noir, New York, Scribners, 1931.

La Vie de Henry Brulard, Paris, Charpentier, 1890.

B. - Ouvrages sur Stendhal

Aragon (Louis), La Lumière de Stendhal, Paris, Denoel, 1954.

Arbelet (Paul), La Jeunesse de Stendhal, Paris, Champion, 1919.

Bardèche (Maurice), Stendhal Romancier, Paris, Edition de la Table Ronde, 1947.

Brombert (Victor), Stendhal et la Voie Oblique, New Haven Yale University Press, 1954.

Gunnell (Doris), Stendhal et l'Angleterre, Paris, Bosse, 1909.

Jacobert (Henri), Les Romans de Stendhal, Grenoble, Drevet, 1933.

Martineau (Henri), Petit Dictionnaire Stendhalien, Paris, Le Divan, 1948

Martineau (Henri), L'Oeuvre de Stendhal, Paris, Le Divan, 1951.

Martineau (Henri), Le Coeur de Stendhal, Paris, A. Michel, 1951.

C. - Chapitres Consacrés à Stendhal dans des Ouvrages de Critique Generale

Schutte (William) "Julien Sorel" dans The Carnegie Series in English, Pittsburg, Carnegie Press, 1959.

D. - Livres d'Histoire sur la Période

Artz (Frederick), Reaction and Revolution 1814-1832, New York and London, Harper and Brothers, 1934.

Assanis (Georges), La Société Francaise à travers les Siecles, Paris, Librairie des Publications Officielles, 1913.

Brogan (D.W.), The French Nation from Napoléon to Pétain, London, Hamish Hamilton, 1957.

Dansette (Adrien), The Religious History of Modern France New York, Herder and Herder, 1961.

Debidour (A.), Histoire des Rapports de l'Eglise et de l'Etat en France de 1789 a 1870, Paris, Germer Bailliere, 1898.

Lhomme (Jean), La Grande Bourgeoisie au Pouvoir, 1830-1880, Paris, Presses Universitaires de France, 1960.

Thureau-Dangin (Paul), Histoire de la Monarchie de Juillet Paris, Plon, 1914.

TABLE DE MATIERES

INTRODUCTION ...1

CHAPITRE PREMIER - Stendhal, enfant de deux siècles. ...1

CHAPITRE 11 - Verrières sous Charles X. ...26

CHAPITRE 111 - Nancy sous Louis-Philippe. ...75

CHAPITRE 1V - Les moeurs electorales. ...117

CONCLUSION - Le but et la valeur de cette étude. ...130

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DE MATIERES